

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

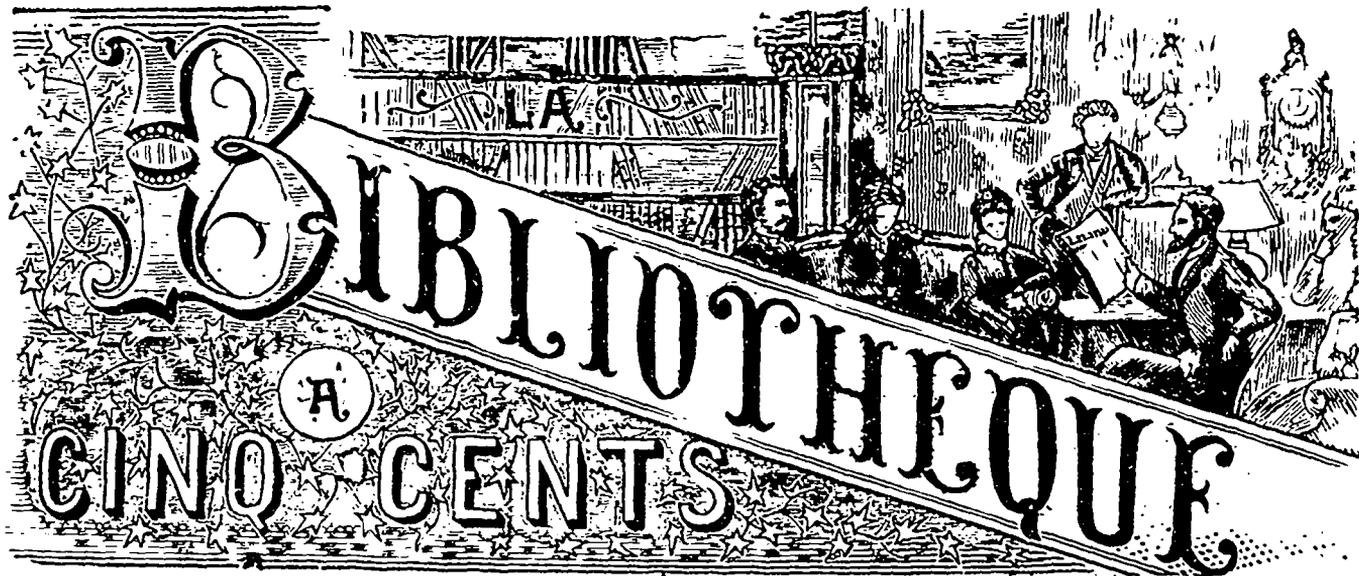
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								



Publiée par POIRIER, BESSETTE & C^{ie}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 3 NOVEMBRE 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 4

LA BRULE-GUEULE

Seconde Partie de VŒU DE HAINE, par Ernest Capendu



.....Sa fille, la fée qui lui montrait la mer ! (page 77)

LA BRULE-GUEULE

Seconde partie de VŒU DE HAINE, par Ernest Capendu

I

LA PALAISE.

Rien n'est plus poétique, plus grandiose, plus sauvagement beau que ces points de vue fantastiques et inattendus que nous offre le parcours des falaises dans cette partie de la Bretagne. Là on peut passer des heures, des journées, des mois entiers, sans entendre d'autre bruit que celui de la vague ou le cri de l'oiseau marin, sans voir autre chose que le soleil se levant et se couchant sur les flots ou parfois une voile rasant la mer à l'horizon comme un goéland égaré. Rien au monde ne saurait rendre la majestueuse tristesse d'un tel spectacle.

Le sommet des falaises possède une trace à l'usage des chèvres et des pâtres, trace que parcourent rarement les voyageurs, car elle n'est praticable que pour les gens qui ont le pied sûr et ne sont pas sujets au vertige.

Les deux hommes s'étaient remis en marche, suivant cette trace, se dirigeant vers l'ouest. Ils longeaient alors la côte nord de la baie de Douarnenez, mais les accidents constants de terrain obstruaient à chaque instant la vue, et si l'œil pouvait se plonger sur le fond de la baie, il lui était impossible d'explorer la haute mer, dont on entendait le mugissement, mais qu'on ne voyait pas.

—A quelle heure serons-nous à Crozon ? dit l'homme au costume rustique.

—A huit heures environ. Nous avons à peu près trois heures de marche, car ce sentier de la crête des falaises nous allonge au moins d'une heure et demie. Mais maintenant que nous l'avons pris, il faut le suivre.

—Oui, car je tiens à explorer la côte. Cependant cela me contrarie d'arriver aussi tard à Crozon.

—Pourquoi ?

—Parce que je voulais me mettre en communication immédiate avec l'amiral anglais.

—Nous pourrions le faire. Quelque obscure que soit la nuit, les navires de la flotte anglaise apercevront nos signaux.

—Avez-vous fait prévenir Yvanec ?

—Inutile. Il est toujours prêt à agir.

—Ainsi vous êtes certain que nous le trouverons à la ferme ?

—Parfaitement certain. Il ne s'absentera pas avant d'avoir reçu permission. Oh ! cette partie de la Bretagne est bien organisée, je vous le jure !

—Je connais votre dévouement à la cause de notre roi, mon cher d'Almoy, dit Poulpadec avec un sourire bienveillant, et je suis certain que cette presque du Camaret est admirablement disposée, mais... voyez cependant ce qui vient d'arriver !... La mort subite de Yan-Bras et ce Philopen...

—Encore cet homme !

—Que voulez-vous ! Je prétends que chacun de nous a de l'instinct à côté de l'intelligence, et cet instinct me dit que Philopen est un ennemi dangereux, comme l'instinct dit au lièvre que le chasseur a un fusil qui porte loin. Enfin, revenons au but de notre excursion : il faut qu'Yvanec me conduise cette nuit à bord du navire amiral et qu'il nous procure assez de canots et de barques de pêche pour transporter cette nuit à terre l'argent, les munitions et les armes que nous envoie l'Angleterre.

—Yvanec nous procurera tout ce qu'il nous faut. D'ailleurs nous sommes en toute sûreté ici, et si nous n'avons pas terminé le déchargement complet cette nuit, nous l'achèverons la nuit prochaine.

Poulpadec fit un geste négatif.

—Il faut que tout soit terminé cette nuit, dit-il. Demain, il ne serait plus temps.

—Pourquoi ?

—Parce que le convoi du général Hartly, que nous devons arrêter, est entré à Brest, parce qu'à cette heure le commandant de Brest a à sa disposition tout ce qu'il lui faut pour or-

ganiser des batteries sur les côtes, et que, d'après des renseignements certains que j'ai pu obtenir, dès demain, des détachements de grenadiers et d'artilleurs seront repartis sur le littoral, depuis l'entrée des passes de la baie de Douarnenez jusqu'au Goulet, depuis le cap de la Chèvre jusqu'à Roscanvel. Ces batteries sont destinées à maintenir les navires du blocus loin des côtes et à les empêcher de tenter des débarquements. Or vous comprenez, mon cher, que dès qu'il y aura des postes établis sur les falaises, et cela aura lieu demain, il sera sinon impossible, au moins extrêmement difficile, même avant l'organisation des batteries, d'avoir des communications assez suivies avec la flotte anglaise pour débarquer en sécurité trois millions en numéraire, douze mille sabres et huit mille fusils avec des barils de poudre. Tenter l'aventure dans ce cas serait compromettre l'issue de l'entreprise, et Dieu sait si nous avons besoin de cet argent et de ces armes ! Vous voyez bien, mon cher d'Almoy, qu'il est urgent que nous opérions ce débarquement cette nuit.

D'Almoy regarda fixement son compagnon :

—Est-ce donc pour cela que vous êtes venu dans le pays ?

—Pour cela, sans doute, et pour savoir aussi ce qu'était devenu Yan-Bras, car le silence et l'inaction de Cadoudal et de Bourmont me causaient les plus mortelles inquiétudes ; mais j'aurais pu avoir des renseignements à Châteaullin, et j'avoue que c'est surtout pour faire opérer ce débarquement que je vous ai donné rendez-vous à Plouenez, en vous priant de faire prévenir les gars de Crozon.

—Jusqu'ici, vous ne m'aviez parlé ni de l'impérieuse nécessité de ce débarquement ni de son importance ! dit d'Almoy avec un pincement de lèvres indiquant l'impression pénible qu'il ressentait.

Poulpadec sourit finement.

—Très cher, dit-il, les secrets importants en matière politique ne doivent jamais être confiés qu'alors qu'on n'a plus rien à redouter. D'ici à la ferme de Crozon, nous ne rencontrerons pas un village, pas une maison et probablement pas un homme ; donc mon secret ne saurait être ébruité.

—Pas un homme ! dit en souriant d'Almoy ; et qu'est-ce donc que cela, je vous prie ?

Il étendit la main en désignant un point de la falaise qui venait d'apparaître tout à coup derrière un bouquet de genêts. Poulpadec saisit le bras de son compagnon.

—Silence ! dit-il. Courbez-vous dans les genêts et avançons doucement.

Tous deux se rejetèrent à droite. A l'endroit qu'ils venaient d'atteindre, la falaise bordait en ligne droite la mer, mais à cent pas en avant environ, un renflement subit du rocher formait une avancée qui dérobaient absolument la vue. D'où étaient les deux hommes, l'horizon était complètement borné par cette saillie, qui s'avancait comme un promontoire dans les airs. A droite, à la hauteur de ce promontoire, la falaise faisait un coude brusque : un rideau épais de genêts empêchait de suivre la ligne de ce coude. Il était évident que, ce rideau franchi, l'œil devait embrasser l'immense horizon de la haute mer ; mais du point où étaient arrivés Poulpadec et son ami, on ne voyait rien que la baie à gauche, les genêts à droite et le promontoire en face.

Sur ce promontoire, se dessinant sur le ciel empourpré, se dressait une silhouette. Cette silhouette était celle d'un homme de haute taille vu de dos. Cet homme, qui paraissait d'une maigreur extrême, avait des membres d'une longueur démesurée ; sa tête était garnie d'une forêt de cheveux qui flottaient au vent comme la chevelure des Euménides. Le torse était demi-nu, car la chemise de toile tannée qui eût dû le recouvrir tombait en lambeaux ; deux peaux de liques cousues ensemble formaient les braies. Les jambes et les pieds étaient nus comme les bras. Ce personnage se tenait immobile, la main gauche relevée et appuyée au-dessus des yeux comme pour les abriter des rayons du soleil, la droite éteignant le manche d'un colossal penbas dont l'extrémité était garnie d'un croc de fer comme les gaffes dont se servent les matelots.

Placé sur l'extrême limite des falaises et ne faisant pas un seul mouvement, l'étrange personnage ressemblait à une statue, œuvre bizarre de quelque esprit fantastique. Le soleil couchant, en embrasant et en rendant plus vives les lignes de la silhouette, augmentait encore cette apparence extraordinaire.

Aux pieds du singulier personnage gisait une sorte de paquet dont il était difficile de deviner l'espèce ; les rayons du soleil, en se reflétant, prouvaient seulement que ce paquet avait pour enveloppe une toile goudronnée.

—C'est Philopen ! dit Poulpadec en portant les mains à ses poches pour y reprendre les pistolets qu'il y avait remis.

—Philopen ! répéta d'Almoy ; cela est vrai, je le reconnais à sa taille gigantesque.

—Il faut nous emparer de cet homme, reprit Poulpadec avec un accent de résolution énergique ; mort ou vif, il faut qu'il soit en notre puissance... Mieux vaudrait cependant le faire prisonnier.

—Allons-nous donc l'attaquer ?

—Nous allons essayer de le surprendre ; s'il est réellement sourd, la surprise sera facile. Le pistolet sur la gorge, nous l'attacherons et le garrotterons.

—Mais il est d'une force herculéenne ; s'il résiste ?

—S'il y a danger pour l'un de nous, l'autre le tuera, mais convenons qu'on ne fera feu qu'à la dernière extrémité.

—C'est entendu ; vous avez des cordes pour l'attacher ?

—Oui ; tenez, prenez celle-ci, prenez un nœud coulant ; je le renverserai : chargez-vous des jambes, moi je lui attacherai les bras.

D'Almoy fit un signe affirmatif. Cette conversation avait eu lieu à voix extrêmement basse ; les deux hommes marchaient avec une extrême précaution, écartant doucement les genêts. Philopen ne paraissait rien entendre, car il demeurait toujours immobile à la même place.

Tout à coup le paquet placé à ses pieds s'agita doucement, un manteau se déroula, et de ce manteau, comme d'une conque marine, sortit la plus gracieuse apparition.

Une ravissante tête, toute garnie de cheveux blonds tressés et couronnée de fleurs de nénufar, se désina sur le ciel empourpré. Cette tête, dont le visage était tourné aux trois quarts dans la direction des genêts, était celle d'une jeune fille de seize à dix-huit ans. La physionomie était charmante dans l'acception propre du mot : les traits fins, les sourcils bien arqués, les yeux d'un vert émeraude adorablement poétique.

Le corps qui soutenait cette tête et qui apparut à son tour était mince, fluet, mignon, délicat. Un vêtement d'une coupe bizarre le recouvrait en laissant deviner ses formes harmonieuses. Ce vêtement consistait en une simple robe ou plutôt une tunique rouge serrée à la taille par une ceinture faite en herbes tressées. Les bras et les jambes étaient nus, et les pieds garnis d'espèces de sandales faites en peau d'animal sauvage.

Telle qu'elle était, avec son apparence misérable et sauvage, cette créature avait en elle un charme tellement étrange que les deux hommes embusqués dans les genêts s'étaient subitement arrêtés pour la regarder. La jeune fille, au reste, paraissait chercher à fouiller des yeux les genêts pour regarder dans la direction prise par d'Almoy et Poulpadec.

Celui-ci arrêta son compagnon en le retenant doucement.

—Si Philopen n'entend pas, dit-il, il y a quelqu'un qui entend pour lui : c'est la jeune fille dont nous a parlé Dorothee. Il faudrait nous emparer aussi de cette jeune fille.

—Diable ! répondit d'Almoy en secouant la tête, voilà bien de la besogne ; Philopen prévenu, nous ne serons pas trop de deux pour lutter avec lui si nous voulons le prendre vivant, et tandis que nous lutterons, la petite se sauvera.

Poulpadec réfléchit un instant, puis, regardant d'Almoy :

—Avez-vous toujours la main aussi sûre et le coup d'œil aussi juste ? lui dit-il.

—Toujours.

—Et votre fusil est bon ?

—Excellent.

—Eh bien ! très-cher, envoyez-moi une balle dans la jambe de Philopen de façon à le démonter, comme l'on dit en termes de chasse : il tombera, je m'élançerai sur lui, et pendant ce temps vous vous emparerez de la petite. Est-ce compris ?

—Parfaitement.

—Avançons de quelques pas encore, pour que votre tir soit moins gêné.

Les deux hommes firent quelques pas en avant, jusqu'à ce que d'Almoy eût trouvé une place convenable. Poulpadec écarta quelques branches qui obstruaient la vue, d'Almoy épaula son fusil et visa... la jeune fille s'était dressée et s'appuyait contre l'épaule de Philopen, auquel elle paraissait s'adresser par signes. Celui-ci se retourna brusquement.

—La petite nous signale : feu donc ! dit Poulpadec avec impatience.

D'Almoy appuya sur la détente ; au même instant, une détonation épouvantable éclata, venant de la mer, et fit vibrer les échos des falaises. Stupéfaits, d'Almoy et Poulpadec se regardèrent en demeurant immobiles, puis leurs regards se reportant sur la falaise, ils aperçurent, s'élevant dans les airs, un tourbillon de fumée blancheâtre. Une seconde détonation plus formidable encore fit vibrer les échos.

—On se bat en mer ! dit d'Almoy avec émotion.

—Et Philopen ! dit Poulpadec en s'élançant.

Son compagnon le suivit : tous deux atteignirent rapidement la crête de la falaise, mais la place était vide, absolument vide... Les deux hommes interrogèrent les rochers de leurs regards investigateurs ! Philopen et sa compagne avaient complètement disparu. On eût dit une apparition fantastique s'évaporant d'une façon mystérieuse et instantanée.

La falaise était à pic, unie comme une muraille d'ardoise, à droite et à gauche courait le sentier nu et à perte de vue ; derrière étaient les genêts d'où venaient de surgir les deux voyageurs.

Comment ? par où Philopen et la jeune fille étaient-ils disparus ? Il était impossible, matériellement impossible de répondre à cette question.

—J'ai cependant visé ! murmura d'Almoy.

Poulpadec garda le silence ; il demeurait anxieux et farouche. D'où ils étaient alors, les deux hommes pouvaient découvrir la haute mer ; un horizon infini s'offrait à eux. Les détonations effrayantes qui avaient retenti continuaient plus furieuses ; c'était un sabbat infernal. Le bruit montait et un épais nuage de fumée couvrait la mer et enveloppait complètement la pointe de la Chèvre, l'une des entrées de la baie de Douarnenez.

Ce nuage de fumée, que les regards des deux hommes ne pouvaient percer encore, enveloppait de ses plis noirâtres semés d'éclairs la *Brûle-Gueule* et *The Queen-Anne*, car l'instant où Poulpadec et d'Almoy se précipitaient à la recherche de ce Philopen, dont la disparition étrange semblait les frapper de surprise, correspondait précisément à l'heure où la corvette française engagea le feu avec la frégate anglaise, et envoyait cette première et terrible bordée d'enfilade qui crevait la poupe de *The Queen-Anne* et allait écraser ses hommes dans ses batteries.

II

LA FERME

En Bretagne, le voyageur qui parcourt les grandes routes fait souvent un trajet bien long sans apercevoir un seul toit ni un seul sillon. Son regard à beau se promener autour de lui, chercher avec attention, il ne découvre que des bruyères, des taillis ou des bois semés dans la vallée ; il croit que tout est désert, mais il ne sait pas qu'au revers de toutes ces landes se trouvent des formes et des champs cultivés, qu'à la lisière de ces taillis sont groupés des hameaux, qu'au milieu de tous ces bois se cachent des villages. La plupart des chaumières sont enfoncées dans l'ombrage des ormes ou derrière les haies d'aubépine, et l'on n'en soupçonnerait pas l'existence sans la légère colonne de fumée qui les indique au loin. Cette habi-

tude de placer les maisons et les champs cultivés qui les entouraient dans les lieux les plus bas et de les abriter derrière les feuillages, contribue plus que tout le reste à donner au pays une apparence sauvage.

Pour juger de la population et de la fertilité de la Bretagne, il faut quitter les grandes routes, s'enfoncer dans les petits sentiers ombreux que l'on voit s'ouvrir à chaque instant des deux côtés du chemin, avec une croix ou une fontaine à l'entrée. Tandis que dans les autres provinces l'agriculteur s'efforce de se rapprocher des grandes voies de communication, le cultivateur breton, au contraire, semble tendre à s'en éloigner.

Dans la presqu'île du Camaret surtout, cette apparence de désert est plus frappante, et plus on avance vers l'extrémité de la Bretagne, plus cette apparence prend un caractère désolé. Ainsi la route de Tolgruc à Crozon, celle qui suivait le fond de la vallée qu'avaient prise d'abord et abandonnée ensuite les deux voyageurs, semblait, en s'avancant vers la mer, devenir un véritable sentier du Sahara, les genêts remplaçant sans trop d'avantage les palmiers nains.

Presque à l'extrémité de la vallée, la route se bifurquait brusquement. Le sentier qui continuait en face aboutissait, par une pente rapide, à la petite ville de Crozon, dont on apercevait le clocher de l'église alors que le vent courbait violemment les genêts. L'autre sentier s'élançait à gauche, gravissant le flanc d'une colline et paraissant se diriger vers les crêtes des falaises.

Des ronces gigantesques et des houblons sauvages formaient berceau au-dessus de ce sentier et l'abritaient l'été contre le vent et contre les rayons du soleil. Après avoir parcouru les deux tiers de ce sentier toujours montant, on rencontrait une de ces mares verdâtres nommées *vauds* et qui sont d'ordinaire l'annonce obligée de toute ferme bretonne de quelque importance. Le sentier continuait, puis tout à coup l'arceau de verdure cessait, et, à l'extrémité d'une grande pièce de trèfle, on distinguait un vaste bâtiment flanqué de ses communs, de ses étables et de ses granges : c'était la ferme d'Yvanec Anaïrou. Un tas de fumier énorme, large, épais, monstrueux, placé orgueilleusement près du second *vaud*, décelait la richesse du propriétaire.

Yvanec Anaïrou passait à juste titre pour le plus riche fermier de la presqu'île, et cette réputation avait peu à peu valu à sa ferme le nom de la ville qu'elle avoisinait. A vingt lieues à la ronde, on disait : "La ferme de Crozon," en parlant de la propriété de l'opulent fermier. Il n'y avait que deux ans cependant qu'Yvanec était revenu habiter cette ferme, qui lui appartenait depuis vingt ans. En 1785, il avait quitté la ferme de Crozon pour aller, avec sa femme et ses enfants, s'installer dans une seconde ferme qu'il possédait dans une autre partie du département. Il n'était revenu au Crozon qu'en 1798. au commencement de l'année.

Comme toutes les fermes bretonnes, la ferme de Crozon, quelle que fût sa réputation de richesse, n'était absolument composée (comme bâtiment d'habitation) que d'une seule pièce au rez-de-chaussée. La terre battue servait de plancher, et le plafond était formé par quelques fascines de noisetiers encore couvertes de leurs feuilles sèches, et soutenues par des perches transversales.

Des deux côtés de la maison étaient rangés cinq lits : deux flanquant la cheminée, trois en face. Ces lits étaient clos, noirci par le temps, et sur leurs battants apparaissait, découpé à jour, l'H surmonté d'une croix qui décorait habituellement les autels chrétiens. Ces lits étaient tous quatre garnis de leurs grands rideaux, et leur ornementation attestait l'ordre et le soin des ménagères. Entre les deux premiers lits se dressaient des bahuts en chêne, aux moulures délicates et aux frêles colonnettes. Un fauteuil à haut dossier, grossièrement sculpté, était poussé dans un coin de l'énorme cheminée placée en face des bahuts, et, sur la table posée au centre, on apercevait, à toutes heures du jour, le pain de seigle enveloppé dans un linge à franges et recouvert d'une blanche manne d'osier.

Des bassines de cuivre, étincelantes comme l'or, étaient symétriquement placées sur le vaisselier, et quelques huches de paille étaient à demi cachées derrière deux grandes armoires sculptées, près desquelles gisaient des outils jetés dans un coin sur un tas d'herbe. Au premier coup d'œil, l'aspect calme de cet intérieur ne présentait rien qui pût frapper l'attention ; mais un examen plus minutieux eût certes singulièrement excité la curiosité du visiteur. C'était l'un des trois lits garnissant le côté droit de la pièce, celui placé au centre, précisément en face de la cheminée, qui eût éveillé cette curiosité.

Ce lit avait ses quatre grands rideaux retombant comme ceux des autres, mais l'H des battants disparaissait sous un voile de crêpe noir cloué par les quatre coins. Le ciel carré portait à chacun de ses angles, au-dessus de chacune des colonnes, et enfilés dans leur extrémité saillante, une couronne d'immortelles noires et jaunes, telle qu'on en place sur les tombes. Enfin, en s'approchant davantage et en écartant un peu les rideaux, on eût vu le lit recouvert d'une sorte de couvre-pied noir, sur lequel se dessinait une large croix blanche exactement comme sur un catafalque. Sur le milieu de cette croix était posé à plat un christ grossièrement sculpté et de grande dimension et au pied duquel s'éparpillaient les rameaux d'un énorme bouquet de buis jauni.

Ce lit lugubre et sépulcral glaçait ceux dont les regards investigateurs avaient glissé à travers ses rideaux.

Il était sept heures du soir alors que nous pénétrons dans l'intérieur de la ferme, et c'était ce même jour où Poulpadeo et son compagnon se rendaient à Crozon, quelques heures après le combat si brillamment soutenu par la *Brule-Gueule*, combat qui semblait n'être que le prélude d'une série d'actions bien autrement sérieuses, bien autrement terribles.

On était alors dans le dernier quartier de la lune et l'astre des nuits ne devait se lever qu'à 1 heure 49 du matin, s'il fallait en croire le *Véritable seul triple Liégeois* du devin Mathieu Lænsberg. A cette époque de l'année (novembre), les nuits sont froides, brumeuses et profondes, surtout sur le littoral.

Ce soir-là un brouillard épais que ne parvenait pas à chasser la brise de terre, laquelle au reste mollissait de minute en minute, un brouillard épais recouvrait la campagne et redoublait encore l'opacité des ténèbres. L'obscurité était telle qu'il était réellement impossible de distinguer à quatre pas devant soi.

Un énorme feu brûlait dans la gigantesque cheminée de la ferme et éclairait la pièce, faisant pâlir un quinquet fumeux accroché au mur.

Une douzaine de personnes étaient réunies dans la salle, le souper venait d'être achevé, et les débris du frugal repas jonchaient encore la grande table.

Quatre hommes étaient assis dans l'intérieur même de l'énorme cheminée, les uns accroupis sur la dalle, les autres à cheval sur les troncs d'arbres dont les extrémités étaient enflammées. Ces quatre hommes portaient le costume breton de la paroisse et avaient l'apparence de simples garçons de ferme.

A gauche de la cheminée sur un escabeau, une jambe croisée sur l'autre, la tête penchée, l'air méditatif, se tenait un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, au teint hâlé, au front haut, aux cheveux châtain abondants et retombant jus qu'au milieu du dos, à la physionomie intelligente et vive, au regard sévère et profond. Cet homme portait également le costume du pays, mais ce costume était plus riche que celui des quatre autres jeunes gens.

Près de lui était placé le grand fauteuil dans lequel se prélassait un vieillard à la chevelure argentée, à la physionomie fière et imposante. Ce vieillard devait être de haute taille et il y avait dans toute sa personne quelque chose de grave et de dominant qui inspirait le respect au premier coup d'œil. Son costume était des plus simples, il se composait de braies, d'une veste et d'un gilet de drap gris, bordés de brun, de guêtres noires, de bas bleus et de souliers à boucles.

Sur le bras droit du fauteuil occupé par le vieillard était

assise une jeune fille de dix-huit à vingt ans, charmant type de cette poétique race armoricaine dont quelques filles délicates de l'Angleterre sont les représentantes. Cette jeune fille blonde, fière, élégante, élancée, mignonne, aux grands yeux bleus langoureux, à la bouche mignarde, au menton rond, aux joues rebondies et vermeilles, au front pur et poli, était ravissante dans sa pose à la fois nonchalante et coquette.

Assise à demi sur le bras du fauteuil, les jambes pendantes, ses petits pieds se balançant dans le vide, son bras gauche tombant et complétant la suavité de la ligne du profil, son bras droit appuyé sur le dossier du siège et sa tête gracieuse posée à moitié sur ce bras rond et potelé et à moitié sur l'épaule du vieillard immobile, cette jolie enfant portait le costume si pimpant des femmes du Camaret : justin de drap cerise, soutaché de jaune, mais avec des pièces de velours noir à l'emmanchure et à la taille ; triple jupe noire, jaune et blanche, tablier à bavette en toile écru, manches blanches, à tout petits plis et coupées droites ; bas rouges à coins noirs et souliers de cuir noir à boucles. La coiffure, particulière aux femmes de cette partie de la province, ressemble beaucoup à celle des paysannes de Naples : un large carré blanc est posé à plat sur la tête comme celui des Napolitaines, mais au lieu de retomber également à plat sur le dos, il est retenu par deux grandes barbes passant sous le chignon et allant se renouer sur le sommet du crâne avec des bouts flottants.

À côté de ce groupe, qu'éclairait en plein la vive lumière du foyer, était assise une autre jeune fille vêtue identiquement comme la première, mais de quelques années plus âgée qu'elle et d'une beauté plus sévère et plus mâle. Elle avait les cheveux noirs, les yeux noirs et la peau brune et chaudement bistrée.

Trois femmes, trois servantes allaient, venaient, s'occupant de débarrasser la table, de ranger les provisions, de laver les verres, les couverts et les assiettes. Aucune de ces onze personnes ne prononçait un mot. Toutes, le cou un peu allongé, le regard fixé dans une même direction, portaient sur leurs physionomies l'empreinte d'une attention soutenue, mêlée de grande anxiété. Les trois servantes, elles-mêmes, tout en remplissant leur office, semblaient subir la même tension d'esprit.

Et si tous les cous s'allongeaient, si tous les regards se rivaient sur un même point, si l'attention et l'anxiété étaient générales, c'est qu'il y avait un douzième personnage supportant le poids de tous ces regards et excitant cet intérêt concentré sur lui.

Ce douzième personnage, assis sur un escabeau bas devant la cheminée, était d'une petitesse, d'une maigreur, d'une exiguïté dépassant toutes les limites du possible. Vêtu de noir des pieds à la tête, ce singulier bonhomme affectait dans la coupe de ses habits un retour aux modes du moyen âge mélangées à celles de la Renaissance. Pourpoint, haut-de-chausses collants, manches étroites, tout y était, mais sali, avarié, repris, rapiécé. La tête de ce nain était énorme ; il avait de grands yeux, une grande bouche, de grandes dents, un nez épaté, un front déprimé, une peau rugueuse et un teint qui eût avantageusement lutté avec la nuance du pain de sarrasin.

Ce petit homme parlait, gesticulait, pérorait, et cela avec un tel entrain, une telle verve et un tel charme, paraît-il, qu'il captivait l'attention de toute l'assistance ; il achevait une de ces histoires légendaires qui, en Bretagne, ont peut-être eu un commencement, mais qui, à coup sûr, n'auront jamais de fin.

— Et alors, disait-il, en continuant son histoire et en faisant de grands bras, voilà Hervey Cazon qui s'arrête au milieu du pont et qui regarde le bouc noir qui, lui aussi, le regardait en lui barrant le passage, et comme Hervé levait son bâton, le bouc se métamorphose, et c'est Philopen qui apparaît à sa place... Et Hervé Cazon a été jeté à la rivière, avec son pen-bas, sa sacoche et son paquet, et il se serait noyé bien sûr s'il n'avait pas eu un chapelet béni à Sainte-Anne, ce qui a fait que le fils du meunier, qui passait, lui a tendu une gaulle... Oui,

Philopen est, un poulpican, vous le savez tous maintenant... Il a épousé une fée, c'est pourquoi il est si fort et qu'il a étouffé Yan-Bras, rien qu'en l'embrassant.

Tous les auditeurs se regardaient.

— C'est vrai ! c'est vrai ! murmurait-on.

— Oh ! les poulpicans ! reprit le narrateur, évidemment flatté de l'effet qu'il produisait. Défiez-vous-en, jeunes filles, quand vous revenez trop tard du pardon ou de la veillée : le poulpican vous attend dans l'ombre et vous guette. Souvent, dans les soirs d'hiver, quand on se tient pensif auprès du foyer et que l'on écoute le feu grésiller, il s'élève tout à coup au dehors des bruits aigus et criards. Est-ce vrai ?

— Oui ! oui ! murmurèrent plusieurs voix.

— Les enfants et ceux qui ne savent pas disent : " C'est la poulie du puits que le vent fait tourner, ou l'aile du moulin à vent de Jacques qui crie sur son axe, ou le tourniquet de bois qui a été placé sur le grand pommier pour faire peur aux oiseaux. " Mais les vieux, qui ont de l'expérience, vous répondent que ce sont les poulpicans qui s'appellent pour courir en rond autour des *cromlec'h* de la lande. Alors ceux qui sont sages ne sortiront pas : ils diront dévotement une prière et en se coucheront qu'après avoir placé devant leur lit un vase plein de mil, et forcés par leur nature à le ramasser grain à grain, cette opération les retiendra à la nuit entière. Aussi il faut avoir toujours du mil dans sa poche. Et toutes les fois que je me suis trouvé en face de Philopen, je lui en ai jeté et il l'a ramassé.

— Mon Dieu ! dit la jeune fille assise sur le bras du fauteuil, c'est vrai ce que vous dites là, Algaric ?

— Vrai de vrai, mademoiselle Jeanne ; aussi vrai que je suis bon chrétien.

— Philopen est un poulpican ?

— Oui !

— Ah ! Seigneur ! moi qui l'ai rencontré dimanche, au sortir de vêpres.

— Silence ! dit tout à coup le vieillard en avançant la main.

Toutes les respirations s'arrêtèrent, et chacun écouta.

— Il m'avait semblé entendre encore résonner le canon en mer !

III

ALGARIC LE FOLGOAT.

— Vous vous serez trompé, mon père, dit le jeune homme assis près du vieillard : depuis le dernier coup qui a retenti avant la tombée de la nuit, on n'a plus rien entendu.

— Et ce navire, qu'est-il devenu alors ? demanda Jeanne.

— Il aura été pris par les vaisseaux anglais, car il était cerné de tous les côtés. Il n'aura pu échapper.

— A moins que Philopen ne l'ait métamorphosé en rocher ! Chacun se retourna : c'était le petit nain qui venait d'émettre cette singulière opinion.

— Oui, reprit-il, Philopen a été sur la falaise tout le temps du combat, je ne le voyais pas car un rocher le cachait à nos yeux, mais je distinguais très bien sa fille, la fée qui lui montrait la mer. Et depuis ce moment, on n'a plus revu le navire.

— La nuit est si noire ! dit Jeanne.

— Possible, mademoiselle ; mais quand il fera grand jour, vous ne le reverrez pas davantage, et il y aura un écueil de plus dans la baie. Je dis ce que je dis !

— Philopen, un poulpican ! reprit Jeanne en frémissant. Et moi qui lui ai donné un pain il y a quinze jours !

— Vous lui avez donné un pain de blé ? dit le singulier personnage en se dressant brusquement, avec des gestes d'énergumène. Alors malheur, trois fois malheur !...

— Algaric ! tais-toi ! s'écria impérieusement le vieillard.

— Pourquoi me taire ? reprit le nain dont les yeux flamboyaient comme ceux d'un inspiré. Si j'avais parlé il y a six ans ton cœur n'aurait pas perdu le plus pur de son sang, père Yvane, un de plus serait à cette heure assis devant le foyer, et ce lit ne serait pas transformé en sarcophage.

En achevant ces mots, Algaric désigna avec un geste dra-

matique le lit placé entre les deux autres et qui était si lugubrement décoré.

—Tais-toi ! tais-toi ! dit Yvanec avec violence et en se levant brusquement.

Jeanne avait glissé rapidement à terre et était devenue d'une pâleur extrême ; elle se tenait debout, le corps à demi plié, les mains jointes. L'autre jeune fille, vêtue comme Jeanne, et qui n'avait pas encore prononcé un mot, s'élança vers elle et la prit dans ses bras, tandis que le jeune homme, le front empourpré, s'avançait vers Algaric.

Celui-ci l'arrêta du geste, et s'adressant à Yvanec :

—Philopen a pris ton fils, dit-il d'une voix stridente, faut-il donc qu'il prenne encore ta fille et qu'un second lit soit en deuil dans ta ferme ?... Je te l'ai dit, Yvanec, et tu as refusé de me croire, et il t'est arrivé malheur ! Aujourd'hui, si tu refuses encore, il t'arrivera malheur encore !

En achevant ces mots, Algaric leva la main comme pour donner plus de poids à ses paroles ; puis, tournant sur lui-même lentement, il traversa la salle, poussa la porte et quitta la ferme sans qu'aucun des assistants fit mine de le retenir.

Les quatre garçons placés sous le manteau de la cheminée se regardaient avec un air effaré, tandis que les servantes faisaient signe de croix sur signe de croix.

—Le folgoat ! murmurait-on.

—Ne crains rien, Jeanne, ma fille ! dit Yvanec, ton père veille sur toi.

—Et son frère saura y veiller aussi ! s'écria le jeune homme.

D'un bond il s'élança sur un escabeau et arracha un des fusils accrochés au-dessus du manteau de la cheminée ; puis, sans donner le temps qu'on l'interrogeât, il se précipita au dehors.

—Séverin ! appelèrent à la fois le vieillard et les deux femmes.

La porte ouverte s'était refermée : celui qu'on appelait devait être loin déjà.

—Sainte Vierge ! où va-t-il ? dit Jeanne avec effroi. Oh ! Catherine, appelle-le, fais-le revenir !

La seconde jeune fille allait s'élançer, quand Yvanec la retint :

—Ne craignez rien, dit-il. Séverin va revenir ; d'ailleurs, la nuit est trop noire, et du Camaret on a signalé les bleus qui vont venir sur nos côtes. Que personne ne sorte ; Séverin est mon fils, et le gars ne se laissera ni tuer ni prendre.

—Qu'as-tu Jeanne ? disait Catherine, tu souffres ?... tu es toute tremblante ; c'est ce que t'a dit Algaric qui t'a fait mal ?

—Oui, ma sœur ! répondit la jeune fille.

Une servante s'était avancée doucement.

—Mademoiselle, dit-elle, pour conjurer le mauvais sort, il faut acheter cent œufs, les casser tous, et ranger les coques devant le foyer, puis faire venir Algaric. Si le Folgoat en écrase une en entrant, vous n'aurez rien à craindre.

La nuit était noire, sans lune et sans étoiles, le brouillard était épais et les ténèbres tellement opaques qu'il était littéralement impossible de distinguer à dix pas devant soi.

Séverin s'était élançé en homme connaissant admirablement les lieux. Il traversa la cour, longea les étables, le tas de fumier, et atteignit l'entrée de l'allée de ronce et de houblons. Là il s'arrêta, se baissa et écouta, tenant son fusil en arrêt. Un bruit léger comme celui de pas alertes effleurant la terre parvint jusqu'au jeune homme.

—Ah ! fit-il avec un soupir de satisfaction, il n'a pas pris le chemin des falaises.

Et prenant sa course, Séverin s'élança, plus rapide que l'éclair. Au premier tiers de l'allée, il y avait une petite clairière au centre de laquelle était le *vauid* (mare). L'obscurité était un peu moins grande dans cette partie à ciel découvert. Séverin aperçut une ombre se mouvant devant lui et longeant la mare, mais sans doute le bruit de sa course avait été entendu, car l'ombre s'arrêta subitement comme quelqu'un se mettant sur le qui-vive.

Séverin bondit et atteignit la mare : c'était Algaric le nain,

Algaric le folgoat, Algaric le sorcier qu'il avait devant lui. Le petit homme reconnu sur-le-champ le fils du fermier : il redressa sa grosse tête, et regardant fixement Séverin avec des yeux qui brillaient dans la nuit comme deux étincelles :

—Que me veux-tu ? dit-il de sa voix rauque.

—Que tu m'expliques ce que tu as voulu dire ! répondit Séverin. Tu as parlé d'un malheur qui menaçait Jeanne ; tu as dit que Philopen...

—Silence ! interrompit gravement Algaric ; ne prononce pas ce nom à voix si haute : les poulpicans ont quatre oreilles, et ils aiment les nuits noires comme celle-ci.

—Que m'importe ! Qu'as-tu voulu dire ?

—Ce que j'ai dit ! Jeanne a donné un pain au poulpican, et chacun sait que, pour un pain reçu, le poulpican rend autant de maux qu'il peut faire de miettes avec ce pain.

—Je tuerai Philopen ! dit Séverin avec une énergie sauvage.

L'œil d'Algaric lança un éclair rapide dans la nuit.

—Pour le tuer, as-tu donc oublié ce qu'il faut faire ? dit-il à voix basse.

—Non ! Il faut tremper mes balles douze fois dans le sang des bleus.

—Oui ; j'ai interrogé la *Mary-Morgan* (sirène) de l'étang de Telgruc ; la *Croac'h* (naiade) est l'ennemie de la fée, et c'est elle qui m'a indiqué le moyen de tuer un poulpican. Mais tu n'as encore trempé tes balles que dans le sang de sept bleus, Séverin, car il faut que chacun soit tué de ta propre main... Il t'en faut cinq encore...

—Oh ! je donnerais dix ans de ma vie pour rencontrer les bleus cet nuit ! dit le jeune homme en brandissant son fusil.

—Patience ! répondit Algaric avec un mauvais sourire, tu les verras bientôt : ne vont-ils pas venir sur nos falaises ?

—Qu'ils viennent donc ! nos gars les attendent et les recevront.

Puis après un court silence :

—Et tu me jures, reprit Séverin, que Philopen tué, Jeanne n'aura plus rien à craindre des poulpicans ?

—Je te le jure, j'en fais serment solennel, et pour achever ton œuvre, quand tu auras fait ce que tu dois faire, j'irai allumer un feu de genêts et d'algues séchées sur le *Kist-vean* de Caro : je présenterai la jupe et le justin de Jeanne à la flamme et tout sera dit, Jeanne n'aura plus rien à redouter.

—C'est bien ! dit Séverin. Je reçois ta parole, mais souviens-toi à ton tour. Si tu me trompais, si Jeanne devait souffrir, tout folgoat que tu sois, je me vengerais, et dussé-je vendre mon âme au diable, je te torturerais sans pitié.

—Attends que les événements s'accomplissent, dit Algaric demeuré impassible. Ensuite, tu agiras. Je t'ai indiqué le moyen de défendre Jeanne et de te venger de ton frère, mais je ne t'ai pas donné encore celui de faire oublier à Jeanne le beau jeune homme blond de Quimper, le beau marin qui venait la nuit déposer des buissons de fleurs sous sa fenêtre, quand elle a passé trois mois chez son oncle... Il y a deux ans et plus de cela, Séverin, et pourtant cette époque-là est aussi présente à la pensée de Jeanne que si elle datait d'hier. C'est que c'est à cette époque-là que l'amour est né dans son cœur, et si depuis elle n'a pas revu celui qu'elle aime, tu sais aussi bien que moi qu'elle ne l'a pas oublié... tu le sais mieux que moi, peut-être...

Une sorte de rugissement sourd interrompit Algaric : le nain releva la tête. Séverin, les traits crispés, les mains frémissantes, semblait en proie au plus effroyable accès de fureur.

—Oh ! reprit le nain avec une expression de méchanceté intraduisible : si tu détestais ton frère, Séverin, tu aimes bien ta sœur.

—Ah ! fit Séverin. Tais-toi, folgoat ! Tais-toi ! Si tu as surpris mon secret, pourquoi m'as-tu empêché de me tuer à la Saint-Jean dernière ?

—Parce qu'il fallait que tu vives, Séverin. Aujourd'hui tu me maudis, plus tard tu me béniras !

—Jamais ! Je tueraï Philopen et ensuite... je me tueraï !
 Algaric s'approcha de son compagnon. Tous deux avaient fait quelques pas, et quittant la clairière, avaient continué à s'avancer dans l'allée couverte, bordée de genêts épais à droite. Algaric était sur la lisière de cette forêt de genêts. S'arrêtant brusquement, il s'assit sur une pierre et approchant sa bouche de l'oreille du jeune homme :

—Si Maüyc n'était pas ton frère, dit-il, si Jeanne n'était pas ta sœur !

Séverin poussa un cri rauque : il trébucha comme s'il allait tomber : tout le sang venait de refluer subitement vers le cerveau : des lueurs rouges passèrent devant ses yeux. Il fit un effort, et revint à lui... Algaric avait disparu.

Brandissant son fusil pour se frayer un passage, Séverin s'élança dans les genêts, qu'il se mit à fouiller avec cet instinct particulier au paysan breton et au paysan vendéen... Rien. Pas une trace, pas un indice. L'obscurité qui régnait rendait au reste la recherche bien difficile. Enfin Séverin s'arrêta et il revint lentement vers la route. Il se plaça à l'endroit où quelques instants plus tôt se tenait Algaric et il demeura immobile en proie aux plus profondes réflexions.

—Non ! non ! dit-il tout à coup et comme prenant une résolution énergique. Non, cela n'est pas... cela ne saurait être. Oh ! misérable infâme que je suis !...

Puis sautant dans le chemin :

—Je tueraï les cinq bleus qu'il faut que je tue, ajouta-t-il avec un accent sauvage, je tueraï Philopen et ensuite je me tueraï !...

En cet instant le cri de la chouette retentit au loin sur la gauche dans la direction des falaises. Séverin, qui avait repris sa marche, s'arrêta brusquement et écouta. Un second cri retentit aussitôt.

Séverin prit sa course et atteignit rapidement la ferme : ouvrant la porte, il se glissa lentement dans l'intérieur de la salle. En apercevant le jeune gars, Jeanne et Catherine laissèrent échapper un soupir de satisfaction.

—Père ! dit vivement Séverin, le cri vient de retentir.

—Dans les genêts ? demanda Yvanec.

—Non, père, sur la falaise.

—Sur la falaise ? Qui peut venir sur la falaise ? Il a été convenu que jamais on ne suivrait la route des crêtes, car on peut y être vu de tous côtés.

—Père, je vous répète que le cri venait de cette direction.

Yvanec courut à la porte, l'ouvrit et écouta : un long temps s'écoula, puis un troisième cri plus rapproché se fit entendre.

—Séverin a raison, murmura le vieillard.

Puis s'adressant aux servantes :

—Allumez les lanternes, reprit-il, éteignez la lampe, couvrez le feu, et vous, les gars, prenez les fusils.

—Père, dit Jeanne en se précipitant, craignez-vous donc que ce soient les bleus ?

—Le sais-je, enfant ?

—Mais c'est le cri de la chouette qui vient de retentir.

—C'est vrai, mon enfant, mais comme il peut y avoir des traîtres partout, il faut se tenir sur ses gardes.

Les ordres d'Yvanec avaient été exécutés avec une rapidité merveilleuse. En quelques minutes, le foyer ardent avait disparu sous un monceau de cendres qui étouffa son éclat, la lampe fut éteinte et deux lanternes sourdes placées sur la table.

La salle demeura plongée dans une demi-obscurité qui permettait à peine de se distinguer. Les quatre garçons se tenaient devant la cheminée, appuyés sur leurs fusils. Séverin était devant eux, le cou tendu, l'oreille au guet. Yvanec venait d'entr'ouvrir la porte et il examinait attentivement la campagne.

Au fond de la pièce, Jeanne, Catherine et les deux servantes étaient agenouillées devant le grand christ appendu à la muraille : toutes quatre, les mains jointes, le front courbé, priaient avec ferveur.

Un silence profond régnait dans la salle.

Tout à coup le cri de la chouette retentit une quatrième fois, plus près encore.

IV

UN CHEF.

Séverin s'était rapproché doucement d'Yvanec.

—Faut-il répondre, mon père ? demanda-t-il à voix basse.

—Oui, répondit Yvanec ; mais réponds dans l'écho de Crozon afin qu'on même temps les gars des bruyères soient prévenus et viennent à nous.

Séverin releva son fusil et s'élança vers une fenêtre s'ouvrant du côté opposé à celui où se trouvait la porte. Il passa devant les femmes agenouillées, son regard tomba sur Jeanne. Séverin eut un mouvement comme pour s'approcher encore de la jeune fille, mais il se redressa, détourna la tête et sauta d'un bond sur l'appui de la croisée. Entr'ouvrant doucement le châssis, il passa au dehors et disparut sans qu'on entendit le bruit de sa chute.

Ce côté de la ferme donnait sur la partie cultivée des terrains qui, par conséquent, étaient découverts. Séverin, en sautant de la fenêtre sur une couche de fumier disposée sans doute dans le but d'anéantir le bruit en semblable circonstance, Séverin se courba à demi et s'élança ensuite sans se redresser.

Il traversa ainsi tout le potager et il gagna un petit bouquet de bois touffu encore garni de ses feuilles jaunies. De l'autre côté de ce bois se trouvait une clairière ou plutôt un rond-point sur lequel aboutissaient trois routes, de ces routes encaissées, bordées d'ajoncs et de genêts, telles qu'on n'en rencontre que dans la Cornouailles et dans le Bocage.

Séverin parut chercher un moment sur le sol ; ses yeux, habitués à l'obscurité, finirent par distinguer une pierre blanche et plate, il se plaça sur cette pierre et portant ses deux mains réunies à sa bouche, il fit entendre le cri de la chouette ; et il attendit.

Quelques secondes après, trois cris semblables arrivèrent successivement et par les trois routes. Séverin attendit encore un moment, ensuite il recommença et l'écho lui renvoya triplé le cri qui s'échappait de ses lèvres.

Quittant alors le rond-point, il s'engagea de nouveau dans le petit bois pour revenir à la ferme. De l'autre côté du bois, près des terrains cultivés, était un petit carré tout bordé de buis et encore garni de quelques plantes fleuries en dépit de la saison ; au fond de ce petit jardin était un banc rustique entourant le tronc d'un énorme chêne ; au dessus du banc, cloué sur l'arbre, était une petite niche dans laquelle on avait enchâssé une statue de la sainte Vierge. Ce jardin était celui de Jeanne, l'enfant gâtée de la ferme ; ce banc était celui sur lequel elle venait s'asseoir pour travailler ; cette Vierge était celle devant laquelle elle priait avec le plus de ferveur.

Séverin s'était arrêté et, appuyé sur son fusil, il regardait attentivement le jardin, le banc et la statuette sainte. Deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux, roulèrent sur ses joues et vinrent s'arrêter au bord du menton. Séverin leva ses yeux humides vers le ciel chargé de nuages :

—Mon Dieu ! murmura-t-il, je n'ai jamais fait de mal à personne, pourquoi me torturez-vous ainsi ?... Mon Dieu ! faut-il viro avec des pensées infâmes ou faut-il me tuer ?... Mon Dieu, éclairez-moi !

Sa tête retomba lourdement sur sa poitrine. Tout à coup un frémissement convulsif agita tout son être.

—Et cependant, s'écria-t-il, si Algaric avait dit vrai... Si elle n'était pas ma sœur !... Oh ! si cela était...

Puis après un silence :

—Ne serait-elle pas la fille de mon père ou ne serais-je pas, moi, le fils d'Yvanec ? Comment savoir ?... Interroger mon père ?... Impossible !... Elle ne sait rien, elle !

Et brandissant son fusil avec une rage sourde :

—Oui, je tueraï Philopen, reprit-il. Mais avant de me tuer, je ferai parler Algaric... Maüyc, mon frère... Oh ! comme je le haïssais ! Jeanne l'aimait mieux que moi. Maüyc !... Jeanne !... Oui, Algaric parlera !

Et s'arrachant à ces réflexions si étranges, Séverin s'élança

vers la ferme. Quand il rentra dans la salle, Yvanec, la tête avancée en dehors de la porte, semblait écouter attentivement.

—Il ne sont que deux, dit le vieillard en se redressant ; la brise m'apporte le bruit de leurs pas et celui de leurs paroles...

—Ils parlent breton ? demanda Séverin.

—Non, ils parlent français.

Le cri de la chouette retentit encore, mais si rapproché cette fois que ceux qui le poussaient ne devaient être qu'à quelques pas de la haie d'enclos de la ferme. Ce dernier cri fut accompagné d'une modulation singulière.

—Ce sont des amis, dit Séverin en faisant un mouvement pour s'élançer.

—Des ennemis ne peuvent-ils donc avoir nos secrets ? dit vivement Yvanec en retenant son fils. Attends !

—Ne faut-il pas répondre, père ?

—Si, réponds.

Séverin s'avança vers la porte et répondit au cri poussé, par un cri semblable. Quelques instants après un bruit de pas retentit, deux ombres se dessinèrent dans les ténèbres et deux hommes s'avancèrent.

—Que Dieu soit avec toi, Yvanec Anaïrou ! dit une voix sonore.

Le vieux fermier tressaillit, puis un cri de joie s'échappa de ses lèvres.

—Catherine ! Jeanne !... rallumez la lampe ! cria-t-il. Séverin, ranime le feu de l'âtre !... Mes filles, tous ce que vous aurez de meilleur à la ferme pour... Inclinez-vous tous et saluez, mes amis !

Les deux hommes avaient franchi le seuil de la salle : c'étaient les deux voyageurs que nous avons rencontrés à Telgruc et que nous avons laissés sur les falaises à la recherche de Philopen au moment où, à l'entrée de la baie, le combat s'engageait entre la *Brûle-Guaule* et *The Queen-Anne*. C'étaient Poulpadec et Vincent d'Almoy.

—Ah ! fit le premier en s'avançant dans la salle, tu reconnais ma voix, mon brave Yvanec ?

—Oh ! monsieur le marquis, murmura le fermier en s'inclinant.

La lampe rallumée éclairait la pièce.

—Monsieur de La Prévalaye, s'écria Séverin, monsieur de La Prévalaye, à la ferme !

—Eh ! oui, mon gars, et tout disposé à souper si tu veux lui tenir compagnie, répondit le célèbre chef royaliste en attirant à lui une chaise, tandis que son compagnon se plaçait de l'autre côté de la cheminée.

Le feu brillait d'un nouvel éclat. Les garçons de ferme et les servantes s'étaient retirés à distance, se tenant respectueusement à l'écart. Yvanec et son fils étaient debout, le front découvert, appuyés sur leurs fusils. Jeanne et Catherine mettaient le couvert sur la table de chêne. Le marquis examinait curieusement les deux jeunes filles.

—Corblou ! dit-il, sais-tu, Yvanec, que tes filles sont devenues charmantes ? La guerre finie il faudra marier ces deux enfants-là. Je veux assister à leur union.

—Monsieur le marquis, le souper est prêt, dit Jeanne en s'approchant timidement.

—Alors, ma mignonne, venez vous asseoir près de moi ; et toi, Yvanec, place-toi en face, que nous puissions causer de nos affaires, ou pour mieux dire, de celles de Sa Majesté. D'Almoy, mettez-vous de l'autre côté de cette belle enfant.

D'Almoy, qui n'avait pas encore prononcé une parole depuis son entrée dans la salle, déposa son fusil dans un angle, et ôtant son chapeau, il chercha de l'œil un point d'appui pour l'y placer. Ne trouvant rien à sa convenance, il fit un pas vers un des lits comme pour entr'ouvrir les rideaux et y jeter son chapeau. Ce lit était précisément celui drapé de noir ; mais d'Almoy sans doute ne s'apercevait pas de cette singularité.

En voyant le geste du compagnon du marquis, Jeanne devint extrêmement pâle et étouffa un cri. Yvanec s'avança ; mais M. de La Prévalaye était déjà debout et arrêtant d'Almoy :

—Prenez garde, mon cher, dit-il ; sans le vouloir, vous allez commettre une sorte de sacrilège qui eût scandalisé notre hôte.

—Comment ? dit d'Almoy qui ne comprenait évidemment pas.

La Prévalaye posa un doigt sur ses lèvres.

—Vous saurez tout cela plus tard, dit-il, venez souper. En attendant vous voyez, je, quoique je ne commande pas dans la presque île du Camarot, je n'y suis pas en pays inconnu.

Tous prirent place, à l'exception de Séverin que son père fit rester debout pour servir le marquis.

—Nous mourons de faim, dit M. de La Prévalaye, car nous marchons depuis le matin, et nous ne nous sommes arrêtés qu'un moment à Telgruc, chez Dorothee, pour avoir des nouvelles, et un autre sur la falaise pour assister au combat de ces navires.

—Au combat ! dit Yvanec vivement. Nous aussi nous y avons assisté du haut des falaises.

—Il faut avouer que ce navire républicain s'est parfaitement conduit.

—Oui, dit d'Almoy, mais il ne pouvait lutter ; à cette heure il doit, ou s'être échoué sur quelque récif de la baie, et par conséquent s'être perdu corps et biens, ou être au moment de se voir capturer par les Anglais. Dans l'un et l'autre cas ce sera grand dommage, mais dans le premier surtout.

—Pourquoi ? demanda le marquis.

—Parce que, si le navire a échoué et s'est brisé, il ne peut nous être d'aucune utilité, et cependant la marine de notre cause est pauvre, et souvent nous manquons de bâtiments pour communiquer avec la flotte anglaise.

—Cela est vrai, d'Almoy, mais ni vous ni moi n'y pouvons rien. Donc, abandonnons la corvette à son triste sort et revenons aux choses qui nous intéressent. Yvanec, tandis que je soupe, donne-moi des renseignements.

—A vos ordres, monsieur le marquis, répondit le fermier.

—Combien avez-vous de gars dans vos genêts ?

—Cinq cents environ.

—Tous armés ?

—Oui, monsieur le marquis.

—Les trois chefs sont toujours Jambe-d'Argent, Va-de-bon-Cœur et Miellette ? Ils sont toujours aimés et respectés ?

—Toujours.

—Où est Jambe-d'Argent ?

—A Roscanvel.

—Et Va-de-bon-Cœur ?

—A la pointe du Bellec.

—Et Miellette ?

Yvanec secoua la tête.

—Toujours pas de nouvelles, dit-il.

—Quoi ! a-t-il été pris ? a-t-il été tué ?

—On ne sait ce qu'il est devenu. Il a quitté le Camarot il y a douze jours avec trente de ses gars les mieux armés et les plus aguerris. Il avait le projet d'aller jusqu'à Daoulas pour explorer le pays et envoyer à M. Cadoudal les renseignements que celui-ci lui demandait. A-t-il atteint Daoulas ? est-il tombé dans une embuscade ? Nul ne peut le dire.

M. de La Prévalaye fit un geste d'impatience.

—J'avais absolument besoin de ces renseignements, dit-il, et je comptais les avoir ici.

D'Almoy, qui s'était levé, se rapprocha du marquis et lui parla bas à l'oreille ; le chef royaliste fit un signe affirmatif, et se tournant vers Yvanec :

—A quelle heure est la marée ? demanda-t-il.

—Elle sera pleine à deux heures de la nuit, répondit le fermier.

—Combien as-tu de barques de pêche ?

—Quatre.

—Grandes ?

—Deux peuvent porter quinze hommes chaque et les deux autres trente.

—Elles sont toutes amarrées sur le même point de la côte !

—Non, monsieur le marquis. Une est à Saint-Nicolas, deux à la pointe du Bellec et la quatrième à Saint-Nic.

—Leurs équipages sont prêts ?

—Tout prêts à prendre la mer.

—Donne-moi du papier, une plume, de l'encre et fais préparer quatre hommes pour porter les ordres.

Sur un signe de son père, Jeanne se leva et courut prendre un rouleau de papier blanc, un petit vase contenant de l'encre et un paquet de plumes qu'elle déposa devant M. de La Prévalaye, avec un canif à manche de corne.

Le marquis qui, tout en parlant, n'avait pas cessé de souper prit la plume de la main droite en continuant ses opérations gastronomiques à l'aide de la gauche. Il achevait à peine de rédiger le quatrième ordre quand le cri de la chouette retentit soudainement au dehors. La Prévalaye redressa vivement la tête.

—Ce sont les gars, dit vivement Yvanec. Quand vous avez signalé votre venue, comme personne n'arrive jamais par les falaises, j'ai fait prévenir les gars dans la crainte d'une surprise. Ils se sont arrêtés au carrefour, et, ne recevant pas d'ordre, ils appellent.

—Eh bien ! si les gars sont là, qu'ils attendent, dit le marquis ; j'aurai besoin d'eux cette nuit.

Et faisant signe à Yvanec de se rapprocher de lui :

—Qu'as-tu encore dans les grottes ? demanda-t-il à voix basse.

—Presque rien, répondit le fermier : un demi-baril de poudre, un peu de plomb et pas un fusil.

—En argent ?

—Trois cents livres, au plus.

—Il faut agir cette nuit même, reprit La Prévalaye ; il faut remplir notre cachette de poudre, de plomb, d'armes et d'argent ; il faut nous mettre en communication avec la flotte anglaise dès que la marée le permettra ; il faut tout débarquer cette nuit. Envoie ces ordres, Yvanec, que les quatre barques soient prêtes, Jambe-d'Argent fera le signal à la flotte anglaise : envoie donc au Camaret le plus sûr de tes gars.

—Ce sera mon fils qui portera cet ordre.

Séverin s'avança sur un signe de son père ; au même instant un coup sec frappé à la porte fit retourner tous les assistants. La porte s'ouvrit doucement, et un personnage entièrement vêtu de noir, portant sur la tête un chapeau breton de feutre noir, apparut encadré par le chambranle.

Ce personnage s'avança gravement.

—L'abbé Bernier ! s'écria le marquis.

Le nouveau venu s'arrêta, tressaillit, leva les yeux, et se précipitant avec un geste expressif :

—Monsieur de La Prévalaye ici ! dit-il d'une voix très-émue ; depuis quand ?

—Depuis un quart d'heure à peine, monsieur l'abbé.

Le prêtre joignit les mains.

—Oh ! dit-il, Dieu est bon, il a permis que je vous rencontre à l'heure même où le bien de tous exigeait que je pusse vous voir et vous parler.

—Comment ! qu'avez-vous à me dire ? demanda vivement le marquis.

—J'ai à vous communiquer les choses les plus importantes, mais...

Le prêtre n'acheva pas de formuler sa pensée ; le marquis le comprit cependant, car s'avançant vivement vers Yvanec :

—Envoie porter ces ordres, dit-il ; veille à leur exécution, et fais en sorte que personne ne puisse venir nous troubler.

Quelques instants après, l'abbé Bernier, le marquis de La Prévalaye et M. d'Almoy étaient seuls tous trois dans la salle de la ferme.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda vivement le marquis.

—Il y a que notre cause est à la veille de sa perte, messieurs, répondit le prêtre.

V

LA GRANDE NOUVELLE

La Prévalaye et d'Almoy avaient fait à la fois un pas en

arrière, et leur visage avait pris une même expression de saisissement et d'inquiétude.

—Notre cause à la veille de sa perte ! s'écria le marquis ; que dites-vous donc, monsieur l'abbé ? Hélas ! monsieur, répondit l'abbé Bernier, je dis la vérité.

—Quoi ! que s'est-il passé ? Cadoudal a-t-il été battu ? Bourmont est-il pris ? les paysans nous abandonnent-ils ? le roi renonce-t-il à ses droits ?

—Cadoudal, Bourmont et les autres chefs sont toujours prêts à combattre, nos paysans nous sont fidèles, et Sa Majesté nous envoie ses vœux les plus ardents. Il ne s'agit pas de ce qui se passe en Bretagne, messieurs, mais de ce qui a lieu à Paris.

—A Paris ! dis d'Almoy, oh ! alors, monsieur l'abbé, vos craintes sont sans doute chimériques.

—A Paris ! reprit le marquis avec véhémence. Est-ce donc du gouvernement du Directoire que vous voulez parler ? de ce gouvernement sans valeur et sans consistance, que tous renient, que personne n'aime ! Allons donc, monsieur l'abbé, les dangers ne sauraient venir de ce côté, car ce gouvernement-là, au contraire, fait notre force et fera notre triomphe.

L'abbé Bernier secoua doucement la tête avec un profond sentiment de tristesse.

—Si le triomphe de notre cause doit se baser sur l'existence de ce gouvernement, dit-il, notre cause est à jamais perdue.

—Comment ! dirent à la fois les deux hommes.

—Le gouvernement du Directoire n'existe plus.

La Prévalaye et d'Almoy se regardèrent.

—Il a été renversé ? s'écria le second.

—Oui.

—Et par qui ?... par les royalistes ?

—Non.

—Par les Jacobins ?

—Non plus : il a été renversé par la volonté nationale, et ce qui rend ce renversement plus terrible, c'est que cette fois ce n'est pas un parti qui a agi par surprise, c'est l'ensemble du peuple français qui a détruit ce qui lui déplaisait pour édifier ce qui lui plaît. Si le Directoire n'existe plus depuis le 18 brumaire, le Consulat commence, et l'un des consuls est le général Bonaparte !

—Le général Bonaparte est à la tête du gouvernement ? dirent à la fois les deux hommes.

—Oui, messieurs.

—Mais depuis quand ? comment savez-vous cette importante nouvelle ? Est-elle vraie ? Est-ce un faux bruit ? dit précipitamment le marquis.

L'abbé prit dans la poche de sa soutane un volumineux paquet de lettres et de journaux qu'il jeta sur la table.

—Voici les nouvelles officielles de Paris ! Lisez ! dit-il simplement.

La Prévalaye et d'Almoy se saisirent des papiers d'une main frémissante et s'asseyant tous deux devant la table se mirent à les parcourir avec une avidité dévorante. De temps en temps de sourdes exclamations s'échappaient de leurs lèvres et leurs doigts crispés froissaient la feuille avec rage.

C'est que cette nouvelle inattendue du rapide coup d'Etat qui avait subitement tiré la France de l'abîme où la plongeait l'anarchie, devait impressionner vivement surtout ceux qui comptaient sur cette anarchie pour faire triompher leur cause.

La Vendée et la Bretagne, soumises par Hoche, avaient depuis une année, depuis les désastres survenus en Italie, ralumé de nouveau la torche de la guerre civile, et cette fois la guerre avait débuté avec une furie prouvant tout ce que les adversaires avaient d'énergie et de rage. Coutances prise d'assaut et les chouans prisonniers dans ses murs mis en liberté, avaient été le premier coup de tocsin de cette formidable levée de boucliers dans l'ouest de la France.

La faiblesse du gouvernement, son incurie, les défaites successives des armées républicaines à l'étranger, avaient augmenté la force et l'audace des provinces insurgées, et cette audace était devenue telle que M. de Châtillon avait pu un mo-

ment occuper Nantes avec une poignée d'hommes et délivrer les prisonniers.

Ce fut alors que le Directoire rendit cette abominable loi des otages, en vertu de laquelle tous ceux qui étaient ou *parents* ou *complices supposés* des Vendéens, Bretons ou émigrés, devaient être détenus et punis en répression des actes qui se commettraient dans les localités dont ils répondaient comme otages. Cette loi si injuste et si violente n'avait fait qu'irriter les esprits sans les intimider, et elle avait puissamment secondé ceux qui appelaient les paysans à la révolte.

Les vices d'organisation du gouvernement, sa pénurie, ses échecs donnaient la part belle aux insurgés, aussi espéraient-ils avec raison. On comprend donc ce que la nouvelle foudroyante et inattendue du 18 brumaire devait être pour les chefs royalistes. Ce gouvernement qu'ils espéraient anéantir, ils apprenaient sa destruction, mais à la place de ces gouvernants sans force se dressait subitement un homme jeune, énergique, d'un génie reconnu, et dont le nom était déjà un objet d'amour pour le pays et un sujet de terreur pour l'étranger.

—Le général Bonaparte à la tête de l'Etat ! dit La Prévalaye en se redressant ; est-ce la perte définitive de la cause royale ?

—Je le crois ! dit l'abbé.

—Et Monk ? ajouta vivement d'Almoy.

La Prévalaye haussa les épaules. L'abbé Bernier le regarda fixement :

—Qu'allez-vous faire, monsieur le marquis ? dit-il.

—Ce que j'ai fait jusqu'ici, répondit le gentilhomme ; la guerre. Que voulez-vous que je fasse ? D'ailleurs, le général Bonaparte doit avoir à cette heure trop d'embarras sur les bras pour que nous n'essayions pas de profiter de la circonstance. Le Directoire est renversé, tant mieux. Ne donnons pas à ce nouveau gouvernement le temps de s'établir, redoublons d'efforts et d'énergie. Vous parlez de la perte de notre cause, monsieur l'abbé, mais jamais elle n'a été aussi belle. A cette heure, le général Bonaparte a toute l'Europe contre lui et la République est épuisée.

—Sont-ce là les dernières paroles que je dois porter à Cadoudal, à Bourmont et à M. de Frotté ? demanda l'abbé.

—Sans doute ! répondit le marquis. Vous ajouterez, monsieur l'abbé, que non-seulement je suis prêt à agir, mais encore que j'agirai cette nuit même en organisant ici les moyens d'empêcher les troupes républicaines d'occuper nos côtes.

L'abbé regarda fixement le marquis.

—Je crois trop vous connaître, dit-il, pour devoir insister.

—Insister ! reprit le marquis. Et dans quel but ?

—Dans le but d'épargner un sang que j'ai vu couler à trop grands flots, répondit le prêtre, dans le but de servir la religion dont je suis un apôtre indigne. J'ai suivi pas à pas cette longue insurrection de l'Ouest qui n'aboutit qu'à des maux de plus en plus grands, je crois la cause de nos rois perdue, pour le moment du moins, mais je crois aussi que l'on pourrait sauver du bouleversement général le vieil autel des chrétiens.

—Vous parlez comme votre caractère l'exige, monsieur l'abbé, répondit le marquis, et je parle, moi, comme un chef militaire doit parler. J'ai juré fidélité au roi ; tant que je ne serai pas délogé de mon serment, je n'y faillirai pas ! Je commande dans la Cornouailles, et tant que je serai chef ici, pas un bleu n'entrera dans cette partie de la Bretagne, ou, s'il y entre, il n'en sortira pas, je vous le jure !

L'abbé s'inclina et fit un pas comme pour se retirer. La Prévalaye marcha vivement vers lui, tandis que d'Almoy s'approchait de la porte comme pour s'opposer à la sortie du prêtre.

—Monsieur l'abbé, dit le marquis, je ne veux pas que nous nous quittions ainsi. Encore une fois, je ne vous comprends pas ! Quoi ! vous qui avez si bravement fait toutes les campagnes de Vendée, vous que l'on avait surnommé *l'apôtre royaliste*, vous qui avez été le conseiller de Charette, l'ami de Stofflet, vous nous conseilleriez, du moins vous en avez l'ap-

parence, de renoncer à la guerre, d'abandonner le prix de tant de sang répandu !

—C'est précisément parce que j'ai assisté à toutes les horreurs de la guerre civile, monsieur, répondit l'abbé, c'est précisément parce que la terre de ces provinces a été abreuvée de sang, que je vous parle ainsi que je viens de le faire.

—Eref, vous nous conseillez de déposer les armes ?

—Non ! mais d'attendre dans une sorte d'armistice les décisions du nouveau gouvernement.

—Impossible, monsieur l'abbé.

—Mais si ce nouveau gouvernement répare les fautes de l'ancien.

—Nous rendra-t-il notre roi ?

—Je ne sais, mais s'il commençait par faire révoquer la loi des otages, par élargir les prêtres...

—Ce serait humain, et nous applaudirions des deux mains, mais au point de vue politique, nous devrions continuer la guerre.

—Cependant, si quelques-uns de nos chefs pouvaient se rendre à Paris et voir ce général Bonaparte.

—Mais nous perdriions un temps précieux ! s'écria le marquis, mais tandis que nous qui sommes prêts à combattre, nous demeurerions dans l'inaction pour attendre je ne sais quel événement, nous laisserions à nos ennemis la faculté de concentrer ici des forces imposantes ! Si l'heure d'agir existe, c'est bien celle qui sonne, car en ce moment nous surprenons au dépourvu un gouvernement naissant.

—Qui a pour chef maintenant le général Bonaparte, interrompit l'abbé, c'est-à-dire le plus grand génie des temps modernes, un héros auquel rien ne résiste. Espérez-vous donc jamais prendre un tel homme au dépourvu ?

—Admettez que cela ne puisse être, monsieur l'abbé, il n'en faudrait pas moins combattre, et d'autant plus énergiquement qu'on aurait l'intention de traiter. Ignorez-vous donc que, pour obtenir de bonnes conditions, il faut inspirer le respect à son ennemi ? et comment inspire-t-on le respect en guerre si ce n'est en combattant ?

—Encore du sang ! Toujours du sang ! murmura l'abbé en courbant la tête.

—Est-ce notre faute s'il coule ?

L'abbé regarda le marquis.

—C'est votre irrévocable volonté que vous venez de prononcer ? demanda-t-il.

La Prévalaye s'inclina en signe d'assentiment. L'abbé salua humblement.

—Alors, dit-il, il ne me reste qu'à me retirer.

—Ah ! dit d'Almoy avec un mauvais sourire, monsieur l'abbé Bernier quitte la Bretagne ?

L'abbé se retourna et enveloppa d'Almoy dans un regard si plein de majesté et de noblesse, que le compagnon du marquis rougit légèrement et se mordit la lèvre.

—Monsieur, dit l'abbé avec une froide dignité, si j'abandonnais la terre bretonne ou la terre vendéenne tant que sur cette terre pourra couler encore une goutte de sang de mes amis, je serais le dernier des indignes. Tant que la guerre existera, monsieur, je serai là, car les blessés et les malades ont besoin des consolations de la religion. Non, monsieur, je ne quitte pas la Bretagne, mais je ne vous cache pas que je vois continuer cette guerre avec une sainte horreur, que je crois accomplir ma mission en prêchant désormais la paix, moi qui ai été un aumônier de bataille, et que je vais tenter près d'autres chefs ce que je n'ai pu accomplir auprès de M. de La Prévalaye. Dans quelques instant je serai parti.

—Bonne chance, M. l'abbé, dit M. d'Almoy d'un air ironique et il sortit avec son compagnon.

—Ce prêtre peut être dangereux ! dit vivement d'Almoy quand il fut seul avec le marquis.

—Il parle selon sa conscience, répondit M. de La Prévalaye, mais il ne convertira personne ; il l'a dit lui-même : il y a eu trop de sang répandu.

VI

L'ABBÉ BERNIER

L'abbé Bernier après avoir réfléchi quelques instants se levait à son tour pour se diriger vers l'allée où se trouvait son cheval attaché à un piquet, quand il s'entendit appeler :

— Oh ! mon père ! dit une voix douce, vous nous quittez si vite ? La ferme ne vous paraît donc plus hospitalière ?

L'abbé se retourna :

— Ah ! c'est toi, ma pauvre Jeannette ! dit-il en souriant. Tu es donc seule ici ?

— Oui, monsieur le recteur, répondit la jeune fille. Mon père est allé jusqu'au carrefour avec Catherine, et je suis restée dans l'arrière cuisine avec Ninorc'h et Mariic, dans le cas où vous ou M. le marquis eussiez eu besoin de nous.

Et la jeune fille désignait du geste les deux servantes qui se tenaient à distance respectueuse.

— Vous sortez, M. l'abbé, ajouta-t-elle, permettez-moi de vous accompagner.

Quand ils furent dehors l'abbé Bernier lui dit :

— Mais Séverin, ton frère, où est-il ?

— Il est parti pour le Camaret tout à l'heure.

— Quoi ! malgré la nuit ?

— M. le marquis lui en avait donné l'ordre.

— Et toi... tu m'attendais ?

— Oui, mon père ! dit Jeanne en baissant la tête.

— As-tu donc à me parler ? demanda l'abbé en baissant la voix.

Jeanne fit un signe négatif et un profond soupir s'échappa de ses lèvres. Le prêtre lui prit la main :

— Pauvre enfant ! dit-il, tu souffres !

— Hélas ! fit Jeanne avec un sanglot dans la gorge.

— Le Seigneur a souffert pour nous, mon enfant !

— Oh ! mon père ! si vous saviez combien je suis malheureuse !...

— Du courage ! du courage ! reprit l'abbé en soutenant la jeune fille dont les larmes inondaient le joli visage.

— Et comment en aurais-je, monsieur l'abbé, quand je n'ai plus d'espérance !

— Qui sait ? Il faut avoir toujours confiance en Dieu !

— Dieu m'a abandonnée.

— Ne dis pas cela ! ne dis pas cela ! répondit vivement l'abbé. Dieu n'abandonne jamais même ceux qui l'abandonnent.

— Eh ! fit Jeanne avec un accent d'une désolation suprême, comment, mon père, voulez-vous que je ne me croie pas abandonnée de la Providence quand, sans le vouloir, sans intention de ma part, je me suis placée, moi pauvre jeune fille, dans la situation la plus cruelle qu'une femme puisse avoir ? J'aime... oh ! vous le savez, je me suis confessée à vous. J'aime un homme qui, lui aussi, m'aime, j'en suis sûre, et cet homme est l'ennemi forcé de ma famille ! Cet homme est un bleu, et mon frère a juré de massacrer sans pitié tous les bleus qu'il rencontrerait, et mon père a fait serment sur la tombe de ma mère de ne jamais consentir à cette union alors que, dans un moment de folle confiance, j'osai lui avouer la vérité ! J'aime un bleu, et ce sont les bleus qui ont tué ma mère, ce sont les bleus qui ont brûlé notre ferme de Landudic !... Oh ! pourquoi suis-je allée à Quimper ?

— Jeanne ! mon enfant ! tais-toi et du courage ! dit l'abbé en s'efforçant de donner à sa voix l'accent le plus doux et le plus consolateur ; si tu souffres, ta conscience est pure. Tu as aimé sans le vouloir et d'ailleurs la religion du Christ légitime l'amour quand cet amour est pur et suave. Tu as aimé, enfant, celui que tu espérais un jour nommer ton époux devant Dieu, et cependant quand tu as su que cet homme faisait parti de ceux que ton père considérait comme ennemis, tu n'as pas hésité, tu as quitté ton oncle, tu as fui sans prévenir celui que tu aimais, tu es revenue et jamais tu n'as eu de nouvelles de celui pour lequel tu as versé tant de larmes... Tu t'es confessée à moi, Jeanne, tu m'as tout avoué, et quand je t'ai eu

entendue, enfant, je t'ai donné l'absolution en appelant sur toi la bénédiction du ciel. Tu es une sainte fille, Jeanne, je te le répète : du courage !

Jeanne secoua la tête.

— Je n'en ai plus, dit-elle. Devant mon père, je m'efforce de tout cacher, car je sais combien il m'aime et combien il souffrirait, tout en demeurant inflexible... Mais, quand je suis seule, oh ! je sens la force m'abandonner...

— Prie alors ! prie, mon enfant ! dit le prêtre avec une énergie superbe. Dans la prière, tu trouveras force et consolation !... Prie ! Dieu t'entendra !

Jeanne s'était laissée glisser à genoux devant le prêtre ; celui-ci réunit ses mains au-dessus du front de la jeune fille et murmura une éloquente prière. Jeanne s'efforçait d'étouffer ses larmes.

Et tandis qu'au milieu de l'obscurité profonde ce ministre de Dieu bénissait une jeune fille, le vent soufflait avec violence et l'on entendait le mugissement formidable de la mer qui se ruait au pied des falaises.

L'abbé Bernier adressa un dernier geste consolateur à Jeanne, puis, attirant à lui son cheval, il se mit en selle et s'éloigna.

Il ne prit pas l'allée de la ferme, il s'avança à travers champs dans la direction du carrefour où Séverin était allé une heure plus tôt.

Jeanne était toujours agenouillée et elle continuait à prier avec ferveur. De rauques sanglots déchiraient sa gorge et ses épaules tressaillaient, agitées par des mouvements convulsifs.

Enfin une sorte de calme relatif parut s'établir, les secousses nerveuses diminuèrent et les sanglots cessèrent de se faire entendre. Jeanne se redressa lentement, mais elle tressaillit avec un mouvement presque d'épouvante ; les deux filles de ferme, Ninorc'h et Mariic, étaient près d'elle.

— Oh ! sainte Vierge, notre bonne demoiselle, avez-vous donc peur de nous ? dit Mariic d'une voix émue.

— Nous vous aimons tant, vous qui êtes si bonne ! ajouta Ninorc'h en s'essuyant les yeux avec un lé de sa jupe de dessus.

— Je sais que vous m'aimez, répondit Jeanne, et vous savez que je vous aime aussi...

— Ah ! oui, notre bonne demoiselle, reprit Mariic, nous le savons bien, et c'est pour cela que nous avons un bien gros chagrin en vous voyant si malheureuse !

— Moi ! dit Jeanne en tressaillant, vous vous trompez ; je ne suis pas malheureuse. Si je pleure et si je prie, c'est que je vois la guerre qui recommence et j'ai peur pour mon frère et pour mon père.

— Oh ! oui, notre demoiselle, poursuivit Mariic en hésitant un peu, nous savons bien que vous aimez notre maître et son gars et aussi mademoiselle Catherine, notre sœur, mais c'est pas cela...

— Qu'est-ce donc ? demanda Jeanne.

— C'est...

La servante s'arrêta en regardant Ninorc'h.

— Eh bien ! qu'est-ce donc ? reprit Jeanne.

— C'est... c'est... balbutia Ninorc'h.

— C'est la cousine à Ninorc'h, dit vivement Mariic comme si elle eût pris subitement une brusque détermination.

— Sa cousine... quelle cousine ? demanda Jeanne à laquelle ces tergiversations commençaient à paraître étrange.

— Ma cousine qui est à Quimper, chez M. Jean Kerru, dit précipitamment Ninorc'h.

— Chez mon oncle ? fit Jeanne en rougissant.

— Oui, mademoiselle, celle qui vous servait quand il y a deux ans, à l'époque de la mort de votre pauvre mère, quand les bleus ont eu pillé la ferme de Landudic qu'habitait votre père avant de venir à celle de Crozon, vous étiez allée passer quelque temps à Quimper, chez votre oncle.

Un silence suivit ces paroles, silence plein de douloureuses réflexions pour Jeanne, d'embarras pénible pour ses deux interlocutrices.

—Eh bien ? reprit enfin Jeanne en regardant les deux servantes.

Celles-ci se rapprochèrent l'une de l'autre comme pour se donner plus de courage.

—Mademoiselle, faut que vous nous pardonniez' reprit enfin Mariic.

—Mais quoi donc ?... mais qu'avez-vous ? dit Jeanne avec impatience ; parlez vite, je veux savoir la vérité !

—Eh bien ! mademoiselle, dit Ninore'h en parlant tout d'une haleine comme pour avoir plus tôt fini, faut vous dire que ma cousine, qui vous aimait comme vous aimez tous ceux qui vous approche, s'occupait beaucoup de vous, et dans la crainte que vous n'avez besoin de quelque chose, elle avait porté sa couchette dans un cabinet qui donnait au-dessous de votre chambre... c'est comme cela qu'elle a vu le beau jeune homme qui venait toutes les nuits quand vous dormiez, et sans que vous le sachiez, déposer des fleurs sous vos fenêtres...

—Tais-toi ! tais-toi ! dit vivement Jeanne.

—Oh ! mademoiselle, poursuivit Ninore'h, laissez-moi finir au contraire ; d'ailleurs, ma cousine a toujours dit la vérité. Elle a dit que le beau jeune homme vous aimait, mais qu'il ne vous parlait jamais, qu'il ne savait pas seulement qui vous étiez, qu'il n'a fait que vous écrire et que, pour lancer ses lettres dans votre chambre, il risquait toujours de se casser le cou. Ma cousine a dit tout cela... Elle a dit aussi que quand vous étiez partie si vite pour retourner auprès de votre père, il avait paru bien malheureux, qu'il avait pleuré et qu'enfin il avait voulu une fois la faire parler et savoir qui vous étiez, mais ma cousine n'a rien voulu dire, car elle savait que le jeune homme était un officier de marine, un bleu, et que votre mère, notre pauvre maîtresse...

—Tais-toi ! tais-toi ! dit Jeanne.

—Pardonnez-moi, ma bonne demoiselle, poursuivit la servante avec émotion.

—Mais qu'à dit ta cousine ? reprit Jeanne avec une impatience fiévreuse.

—Elle n'a rien dit, mademoiselle. Et le jeune homme lui offrait beaucoup d'argent et n'a rien voulu dire, et comme il n'y avait qu'elle qui savait qui vous étiez, parce qu'on avait peur que les autorités ne vous arrêtaient comme fille de chouan si on avait su, il n'a pu rien apprendre... Et un matin il est parti et jamais ma cousine ne l'a revu.

—De sorte qu'il ne sait pas qui je suis ?

—Non mademoiselle, vous savez bien que votre oncle habitait alors Quimper sous un nom supposé pour servir la cause du roi, et personne ne le connaissait sous son vrai nom, de sorte que jamais, au grand jamais, le jeune marin n'a pu rien savoir.

Jeanne leva les yeux vers le ciel noir et un soupir de consolation s'échappa de ses lèvres.

Puis s'adressant aux deux servantes :

—Mais, reprit elle, pourquoi avoir attendu cette nuit pour me dire cela ?

—Mademoiselle, dit Mariic, nous savons cela depuis tantôt une année que la cousine est venue voir Ninore'h ; mais nous n'avons rien dit, et nous n'aurions rien dit dans la crainte de vous faire peine. C'est tout à l'heure, tandis que vous parliez avec M. le recteur... Oh ! nous ne voulions pas entendre... mais le vent venait à nous et il nous apportait vos paroles. Alors Ninore'h et moi nous avons pleuré en vous voyant pleurer, car nous vous aimons bien et, quand le recteur est parti, nous nous sommes dit : "Faut tout dire à mademoiselle. Quand elle saura ce que nous savons et qu'elle voudra pleurer, eh bien ! elle viendra auprès de nous et elle ne pleurera plus seule... et si nous pouvions lui faire jamais plaisir..."

Jeanne saisit les mains des deux servantes et les pressant amicalement :

—Merci, murmura-t-elle avec des larmes dans la voix, je vous comprends. Oh ! vous êtes bonnes toutes deux !

—Mademoiselle, reprit Ninore'h après un silence, quand ma cousine m'a ou dit tout cela, je l'ai interrogée sur le jeune

homme. Alors ma cousine m'a répondu qu'elle avait demandé : dans la ville on ne l'appelait que M. Luc. On ne le connaissait pas beaucoup, mais tous ceux qui le voyaient disaient qu'il était bon, brave, généreux, et on l'aimait...

—C'est tout ? demanda Jeanne timidement.

—Oui, mademoiselle, c'est tout.

Jeanne courba la tête ; elle demeura un moment plongée dans des réflexions profondes ; puis relevant lentement son front pâli :

—Ninore'h, et toi, Mariic, dit-elle de sa voix douce, jurez-moi que jamais, à partir de cette heure, vous ne reparlerez de mon séjour à Quimper !

Les deux servantes se regardèrent avec étonnement.

—Jurez ! dit Jeanne d'une voix ferme, jurez ! Ne savez-vous donc pas que celui-là est un bleu, et que les bleus ont tué ma mère ? Ne savez-vous donc pas que mon frère et mon père ont juré l'extermination des bleus en Bretagne et en Vendée ? Jurez, Mariic, jurez, Ninore'h, je le veux, je vous en prie !

—Nous ferons comme vous le voudrez, mademoiselle, balbutia Mariic ; nous le jurons.

Jeanne leur prit encore les mains et les serra avec reconnaissance.

—Et maintenant, dit-elle, laissez-moi pleurer. Vous me préviendrez, si vous voyez venir mon père ou ma sœur, que j'aie le temps de sécher mes larmes.

Et Jeanne, quittant les deux servantes, fit quelques pas en avant et alla s'asseoir sur une grosse pierre placée à quelque distance de la ferme. Mariic et Ninore'h demeurèrent à la même place, sans oser suivre leur jeune maîtresse qu'elles pouvaient voir distinctement cependant assise et la tête dans ses mains. Les deux servantes levèrent les yeux au ciel avec une expression de douloureuse compassion.

Un grand silence, qui troublait le seul bruit du vent mugissant et celui des flots commençant à monter, régna autour de la ferme. Le ciel était toujours noir, chargé de nuages, et l'obscurité paraissait augmenter d'opacité.

Tout à coup la porte de la ferme s'ouvrit, le marquis et d'Almoy s'avancèrent dans la cour, causant à voix basse avec une extrême animation. Ils marchaient vers les deux servantes, dont les vêtements clairs se dessinaient vaguement dans la nuit. En cet instant, une clarté soudaine brilla au sud de la ferme ; une traînée lumineuse s'éleva vers le ciel qu'elle illumina d'un éclat rougeâtre ; un globe de feu apparut à l'extrémité de cette traînée et projeta une clarté des plus vives, puis tout s'éteignit et l'obscurité ne parut que plus profonde.

Le marquis et son compagnon s'étaient brusquement retournés.

—Qu'est-ce que cela ? dit M. de La Prévalaye.

D'Almoy n'eut pas le temps de formuler une réponse, qu'une seconde traînée lumineuse s'éleva dans la même direction que la première, et paraissant partir du même point. Cette traînée monta, lança sa boule qui éclata, illumina l'horizon et s'éteignit.

A cette seconde fusée succéda une troisième, puis une quatrième, une cinquième ; de minute en minute enfin, le ciel s'illuminait.

—C'est à l'entrée de la baie, dit d'Almoy.

—Ce sont les vaisseaux anglais qui s'envoient des signaux de nuit, ajouta le marquis ; mais pourquoi ? Que signifient ces signaux ? Quelle importance ont-ils ? Serait-ce un ordre de départ ? Il faut savoir cela, il faut les avoir sur-le-champ.

Et, se tournant vers les servantes qui demeurèrent bouche bée et l'expression du visage décelant l'ébahissement profond que ressentait leur esprit :

—Où est Yvanec ? demanda-t-il.

—Au carrefour ! répondit Mariic.

Le marquis s'élança en faisant signe à d'Almoy de le suivre. Les fusées lumineuses ne cessaient pas d'apparaître et d'illuminer le ciel au-dessus de la baie.

Jeanne demeura immobile, ne paraissant même pas remar-

quer ces étranges boules de feu qui devaient se voir cependant à trois lieues à la ronde. Un moment cependant elle releva machinalement la tête : trois fusées, brillant en même temps, éclairaient magnifiquement le ciel. De l'endroit où était Jeanne on pouvait apercevoir une partie de la crête de la falaise.

Tout à coup, sur cette crête, une silhouette parut se dresser, se détachant sur le fond rougeâtre du ciel. Jeanne étouffa un cri de frayeur.

—Philopen ! murmura-t-elle.

Mais les fusées s'étaient éteintes et l'obscurité revenait plus profonde.

qui le saluèrent avec ce profond respect que chaque Breton ressent pour son *recteur*.

—Vous venez bénir nos gars, monsieur le recteur, dit Yvanec en s'avancant. Bénissez-nous maintenant, car demain la terre commencera à rougir sur nos côtes et le sang coulera sur le flanc des falaises.

L'abbé joignit les mains.

—Demain ! dit-il ; les bleus songent-ils donc à envahir le pays ?

—Ils songent à établir des batteries sur nos falaises, répondit Yvanec, et nous songeons, nous, à les jeter à la mer. Oh ! demeurez avec nous, monsieur l'abbé, et vous ne regretterez



Oh ! mon père ! dit une voix douce, vous nous quittez si vite ! (page 83)

VII

PIERRE LE GURY.

En arrivant au carrefour dont l'écho était un si utile auxiliaire pour les chouans, l'abbé Bernier avait trouvé rassemblés et silencieux les gars dont Yvanec avait annoncé l'arrivée au marquis de La Préalaye.

Le vieux fermier, appuyé sur son fusil, causait à voix basse avec son fils Séverin qui, parti quelques instants auparavant pour le Camaret, avait été rappelé par ordre de son père. Catherine, la sœur aînée de Jeanne, se tenait près de là, assise sur une grosse pierre et égrenant son énorme chapelet.

C'était à peu près une demi-heure avant que le marquis et son compagnon sortissent de la ferme, un quart d'heure avant que la première fusée, s'élançant dans les airs, éclairât la baie.

L'abbé Bernier mit pied à terre et s'approcha des paysans

pas les guerres de la Vendée : vous verrez que ceux de la Bretagne valent bien ceux de la Loire.

—Ceux de la Vendée commencent à être las de la guerre, dit l'abbé ; ceux de la Bretagne ne se fatigueront-ils pas de verser le sang ?

—Non, tant qu'il existera un bleu sur ce sol ! répondit énergiquement le fermier en frappant la terre de la crosse de son fusil. Restez avec nous, monsieur le recteur.

Le prêtre secoua doucement la tête.

—Je sais ce que tu as souffert Yvanec, dit-il, mais toute soif de vengeance ne s'apaise-t-elle donc jamais ?

—Jamais ! tant qu'il y a le sang d'un ennemi à boire.

—Yvanec ! dit l'abbé avec un accent sévère, sont-ce là les paroles d'un chrétien ? Le premier principe de la religion est la clémence.

—Ne parlez pas de clémence, monsieur le recteur, répondit

le fermier ; je vous respecte et vous vénère, vous le savez, mais je ne pourrais vous écouter.

— Pourquoi ? demanda le prêtre.

— Parce que dans quelques jours il y aura trois ans, monsieur le recteur, que je quittais Plougastel joyeux et dispos, car il y avait quatre mois que je n'avais vu les miens... Oh ! voyez-vous, monsieur l'abbé, tout est encore présent à ma mémoire comme si cela venait d'arriver. Je me faisais fête d'embrasser ma femme et ma fille Catherine ; j'avais vu Jeanne chez son oncle à Quimper ; Séverin était resté, lui, auprès de M. de Frotté, et, content et fier du gars, je me réjouissais d'avance de répéter à sa mère les bonnes paroles que M. de Frotté et M. de La Nougarède avaient dites pour lui. J'avais fait la guerre depuis quatre mois, j'avais été blessé, j'avais manqué mourir... aussi, comme je pressais ma jument pour revenir à la ferme... Nous étions alors à Landudic, car depuis qu'on se battait, nous avions abandonné la ferme du Crozon...

— Il faisait presque nuit quand je quittai Plougastel, et nuit complète lorsque j'entrai dans les bruyères de Saint-Germain. Je me hâtai, car j'avais appris à Quimper qu'une colonne de bleus était allée jusqu'à Pont-Croix, et je craignais de la rencontrer à son retour.

— Enfin je quitte les bruyères, je gravis la côte, et je m'arrête en poussant un cri... Une grande clarté régnait dans la campagne, des flammes montaient vers le ciel, des tourbillons de fumée roulaient emportés par le vent... Ma forme brûlait !

— Je m'élançai... Quand j'arrivai, il était trop tard ! Catherine gisait dans un champ, inanimée, à demi folle. Ma femme était morte, ma ferme pillée, mes bestiaux et mes chevaux enlevés ; tous ceux de mes serviteurs qui avaient échappé à la tuerie étaient en fuite.

— Les bleus était passés à Landudic.

— Le lendemain je conduisais en terre sainte le corps de ma pauvre défunte, et sur sa tombe encore ouverte je jurais une haine éternelle aux bleus...

— Ce fut alors que je vins à Crozon avec mes enfants, continua Yvanec, et qu'à la cause du roi je mêlai désormais la mienne. Comprenez-vous, monsieur le recteur, pourquoi, si vous me parliez de clémence, je ne pourrais vous entendre ?

L'abbé Bernier étouffa un soupir en levant les yeux au ciel. Les paysans, qui peu à peu s'étaient rapprochés et, formant cercle autour du fermier, avaient pris à son récit l'intérêt le plus vif, faisaient entendre de menaçants murmures, la main crispée sur la crosse de leur fusil. L'abbé fit signe qu'il allait parler : le silence se rétablit ; mais au moment où il entr'ouvrait les lèvres, le son d'une corne de pasteur retentit dans la nuit.

— Va voir ! dit vivement Yvanec à Séverin.

Le jeune homme s'élança dans les genêts, tous attendirent avec anxiété ; le cri de la chouette arriva doucement jusqu'au carrefour.

— Ce sont des amis, dit Yvanec.

Au même instant, Séverin accourait.

— Des nouvelles de Miélette ! s'écria-t-il d'une voix hâlante.

— Qui les apporte ? demanda le fermier.

— Pierre le Gury ?

— Et Miélette ?

— Il est mort !... dit une voix rude.

Un homme aux cheveux épars, à la barbe inculte, aux vêtements en lambeaux, venait de s'élançer à la suite de Séverin. Cet homme, dont l'âge était fort difficile à établir, semblait en proie à la surexcitation la plus grande ; ses yeux étaient injectés de sang, la sueur ruisselait de son front et ses dents se serrèrent sous ses lèvres crispées.

Il portait dans sa ceinture de cuir la lame nue d'un sabre, un pistolet, et sur l'épaule un fusil de chasse d'énorme calibre et richement ciselé.

À la vue de cet homme, un frémissement avait parcouru les rangs des paysans, et tous s'étaient rapprochés mus par une même émotion.

— Miélette est mort ? répéta Yvanec.

— Oui, dit le nouveau venu.

— Et les gars ?

— Tous tués... J'ai seul échappé.

Un long murmure accueillit ces paroles.

— Tués tous !... où cela ? demanda Séverin.

— Dans le clocher de Tréhu, répondit Pierre le Gury, il y a deux jours. Voilà comment ça s'est fait ; écoutez, les gars, pour que vous puissiez ensuite mieux venger Miélette.

— Nous venions de quitter Daoulas où nous avions vu les amis, et nous remontions vers Saint-Trégonnec pour tâcher de rallier les gars de M. de Cadoudal, quand un matin nous arrivâmes à Tréhu par les genêts. Nous trouvons le village en épouvante et en confusion. Les femmes s'enfuyaient en emportant les enfants, les hommes s'efforçaient d'entraîner les bestiaux vers les fourrés ; les vieillards sauvaient les reliques et les trésors... Une douzaine de gars bien armés étaient seuls à l'entrée du village.

— Au loin, on apercevait un grand nuage de poussière qui montait vers le ciel.

— Les bleus ! les bleus ! criaient ceux de Tréhu.

— Miélette s'élança ; ceux de Tréhu, en nous voyant, poussent des cris de joie. On s'informe, et nous apprenons que Cadoudal est au placis de Sizun avec douze cents gars, les blessés, les femmes et les prêtres ; que les bleus ont eu vent de cette nouvelle, et que toute la garnison du camp de Saint-Marc vient de prendre les armes et de courir subitement sur le placis.

— Ils étaient là plus de deux mille bleus. Miélette voit tout de suite la chose, et nous rassemblant vivement :

— Il faut faire prévenir Cadoudal, crie-t-il, et lui donner le temps de sauver les femmes et les blessés.

— Oui ! oui ! crient tous les autres.

— Alors Miélette envoie un homme de Tréhu au général, et, tandis que les femmes, les enfants et les vieillards se sauvaient dans les genêts, nous revenons dans le village. Avec ceux de Tréhu, nous étions quarante-deux.

— Il n'y avait pas d'autre route pour les bleus que celle traversant Tréhu. Nous nous barricadons devant et nous attendons.

— Les bleus arrivent et le feu commence.

— Jusqu'au dernier ! que criait Miélette qui était partout.

— Nous tenions bon, et les bleus, qui n'avaient pas de canon, montent à l'assaut de notre barricade. Enfin nous ne sommes plus que douze... Tous les autres étaient morts ou mourants... Les bleus allaient nous passer sur le corps.

— Au clocher ! que cria encore Miélette.

— Pendant que nous nous élançons sur l'échelle, nous perdons encore deux hommes, et nous arrivons dix dans le clocher ; alors nous renversons l'échelle et nous chargeons nos fusils.

Un frémissement des auditeurs interrompit le chouan.

— Après, après ? dit Séverin.

— Miélette nous fait boucher la porte avec des poutres, et nous nous établissons aux fenêtres comme à des meurtrières, poursuit Pierre le Gury.

— Alors les bleus reviennent, et nous tirons... Tous ceux qui arrivent tombent morts, car leurs balles s'aplatissaient sur les murailles, et les nôtres portaient à coup sûr. À chaque coup qui abattait un homme, on criait :

— Voilà pour les femmes fusillées à Plougastel ! Voilà pour les enfants égorgés à la Beltière ! voilà pour les maisons brûlées au Plessis, au Cormier, aux Bretèches, à la Vérouillère...

— Et les soldats tombaient, et bientôt les alentours du clocher furent couverts de cadavres...

— Les bleus reculèrent.

— Vive le roi !... cria Miélette.

— Et nous attachons un mouchoir blanc à un bâton que nous hissons en haut du clocher, en guise de drapeau.

— Les bleus avaient cessé le feu, ils s'étaient repliés, quand les voilà qui reviennent, poussant devant eux une grande charrette de paille et de fagots. Et ils se tenaient à l'abri derrière cette charrette comme derrière un parapet.

“Pendant ce temps, nous avions recommencé à tirer, et les bleus faisaient un feu qui redoublait de minute en minute. La fumée de la poudre formait des nuages qui, par moments, nous aveuglaient...”

VIII

LA LETTRE.

Pierre le Gury s'était arrêté comme pour reprendre haleine. L'intérêt que son récit provoquait était tel que personne ne rompit tout d'abord le silence causé par l'interruption du narrateur. Ou eût dit que le cours des pensées de chacun se trouvait suspendu avec le cours du récit.

Yvanec, les yeux enflammés, écoutaient avidement, tandis que son fils et l'abbé Bernier semblaient en proie aux plus sombres et aux plus douloureuses pensées.

—Après ? après ? demandèrent plusieurs voix.

—La charrette, chargée de paille et de fagots, s'avancait donc toujours, reprit Pierre le Gury, et de nouveau l'église est entourée d'ennemis.

“Nous tirons ; ceux qui poussaient la charrette tombent, mais d'autres prennent leur place en laissant encore des cadavres sur le chemin ; la charrette entre enfin dans l'église et s'arrête au pied de l'ouverture barricadée du clocher... Miélette écarte les poutres qui la garnissent.

“Un soldat s'avance avec une torche ; Miélette fait feu, le soldat tombe ; un autre vient, il tombe encore... Puis c'est un troisième... un quatrième... Mais il y en a toujours, et plus il en tombe, plus il en vient !

“Enfin les bleus poussent des cris de joie, c'est le feu qui brille, qui monte, c'est la fumée qui vient nous prendre comme des renards dans le terrier ! et les balles pleuvent sur nous... Cependant nous continuons à tirer.

—Jusqu'au dernier ! jusqu'au dernier !” que crie Miélette.

“Le feu, qui gagnait, faisait craquer le plancher sous nos pieds. Comme on ne respirait plus dans cette fournaise, nous nous réfugions sur les entablements, sur les corniches.

“Les uns tombent suffoqués, les autres aveuglés ou frappés par les balles. Ceux qui restent tirent toujours... nous ne sommes plus que quatre... Enfin le feu monte, monte... et je ne vois plus rien... Je tire un dernier coup au hasard, j'entends un craquement et je tombe.

“C'était le matin, cela, poursuivit Pierre le Gury... Quand je rouvris les yeux, le soleil se couchait... et le silence s'était fait partout.

“Je ne me rappelais rien... Je me lève, je regarde, j'étais au milieu d'un amas de ruines ; le clocher s'était effondré et j'avais roulé dans l'église où les bleus m'avaient bien sûr laissé pour mort. Près de moi était le corps de Miélette tout couvert de sang... Je cherchai... tous étaient morts... j'étais le seul demeuré vivant...”

“Le village était désert, les habitants n'avaient pas osé y rentrer. J'avais soif, je voulais un pichet de cidre... j'entre dans une maison dont la porte était ouverte : je trouve dans la salle un homme assis devant une table : il avait le crâne fendu, les bleus l'avaient tué. En approchant de la table, faut croire que je le pousse, car il tombe... Ça me remue le cœur ; je relève le cadavre que je porte sur le lit... Puis je vais boire de l'eau à la fontaine. J'allais quitter la salle en faisant le signe de la croix, quand je vois un portefeuille en cuir par terre. Je le ramasse, je l'ouvre ; il y avait des papiers, mais je ne sais pas lire... Les bleus pouvaient revenir, je quittai Tréhu et je me coule sous les genêts.

“Les bleus étaient maîtres du pays : j'ai été traqué de tous côtés, mais j'ai appris que Cadoudal avait été prévenu à temps, qu'il avait pu sauver les femmes et les blessés, et si Miélette est mort, au moins il a fait ce qu'il voulait faire. Quant à moi, me voilà, mais partout où je trouverai un bleu, je me rappellerai le clocher de Tréhu !”

Tous les chouans entouraient le narrateur et le pressaient de questions tout en le félicitant. L'abbé Bernier avait les mains jointes et la tête penchée sur sa poitrine. Yvanec s'approcha de lui :

—Eh ! bien, monsieur le recteur, lui dit le vieillard, croyez-vous que ceux-là veulent aussi aujourd'hui entendre parler de clémence ?

—Que de sang ! que de sang ! murmura l'abbé Bernier. Oh ! Seigneur, que votre main puissante arrête enfin ce torrent de malheurs, et s'il faut un holocauste à votre colère, Seigneur, mon Dieu ! prenez-moi !

—Des holocaustes ! dit Yvanec. Et que sont donc nos femmes, nos sœurs, nos enfants massacrés par les bleus ? Il faut du sang pour laver le sang, monsieur le recteur. Qu'Yvanec puisse frapper le dernier des bleus sur le sol de la Bretagne, et ensuite il mourra tranquille.

L'abbé ne répondit pas : il marcha vers son cheval, et prit la bride des mains du paysan qui gardait l'animal. Il se mit en selle. L'attention générale était tellement concentrée sur Pierre le Gury, que personne ne parut remarquer les préparatifs de départ du recteur.

Catherine seule le vit monter à cheval. Se levant vivement, elle courut vers lui et fuyant dans son justin elle en tira un petit paquet qu'elle lui tendit.

—Mon père ! dit-elle d'une voix suppliante, faites encore l'aumône pour moi et dites toujours des messes pour lui !

Et avant que le prêtre ait eu le temps de lui répondre, Catherine se jeta de côté et disparut dans les ténèbres. L'abbé la chercha un moment du regard.

—Malheureuse famille, murmura-t-il. Oh ils ont assez souffert, mon Dieu, prenez pitié d'eux !

En ce moment des vociférations s'élevèrent du groupe de paysans qui entouraient Pierre :

—Mort aux bleus ! hurlaient-ils avec rage.

L'abbé leva encore les yeux vers le ciel :

—Mon Dieu ! soutenez-moi, dit-il. Je serai l'apôtre de la paix, moi qui ai été l'apôtre de la guerre !... Je verrai le général Bonaparte, j'irai à Paris !

Et le prêtre, touchant son cheval, s'éloigna rapidement, tandis que les clameurs des paysans continuaient au loin.

—Oh ! disait Séverin, il me faut tuer cinq bleus encore... J'en tuerai dix !

—Pars pour le Camaret, il est l'heure ! lui dit son père : la marée commencera bientôt à monter.

Séverin s'élança et s'enfonça dans les genêts suivant la direction de l'ouest, c'est-à-dire marchant vers l'extrémité de la presqu'île.

—Mais, dit une voix, qu'est-ce que c'est que ce portefeuille que tu as trouvé ?

—Je ne sais pas, répondit Pierre.

—Fais-le voir !

—Qui sait lire ?

Pierre fouilla dans la poche de sa veste délabrée et en tira l'un de ces grossiers portefeuilles de campagne tels que les marchands en débitent sur les champs de foire.

—Qui sait lire ? répéta-t-on.

Puis après un court silence :

—Catherine ! cria une voix.

—Eh ! fille ! appela Yvanec.

Catherine s'avança vivement, sortant de l'ombre. Pendant ce temps un jeune gars battait le briquet et allumait la mèche d'une lanterne sourde.

La jeune fille prit le portefeuille au milieu de l'attention générale : elle l'ouvrit et en tira un papier plié en forme de lettre et soigneusement cacheté par trois cachets de cire.

Le paysan qui tenait la lanterne éclaira en plein la missive dont Catherine interrogeait l'adresse :

—Ah ! mon Dieu ! dit-elle.

—Quoi ? demanda Yvanec, tandis que tous faisaient un mouvement.

—Cette lettre est pour vous, mon père !

—Pour moi ! dit le fermier.

Les paysans se regardaient avec un étonnement profond.

—Cette lettre que j'ai trouvée à Tréhu est pour Yvanec ! s'écria Pierre le Gury avec stupéfaction.

— Qui m'écrit ? demanda Yvanec.

— Je ne sais, mon père, répondit Catherine devenue subitement pâle et tremblante.

— C'est pour moi ? répéta Yvanec.

— Sans doute, mon père... Tenez, voici ce qu'il y a sur l'adresse : *Yvanec Anaurou, fermier au Crozon.*

— Il y a cela ?

— Oui, mon père !

— Alors, décachète et lis ! Puisque c'est pour moi, je veux savoir !

Catherine était encore plus blême : ses lèvres étaient décolorées et ses yeux qu'elle semblait ne pouvoir détourner du papier que tenaient ses mains tremblantes, brillaient d'un éclat extraordinaire.

— Eh bien ! dit Yvanec avec impatience, lis donc.

Catherine fit encore un effort, ses doigts se posèrent sur l'un des cachets ; mais sa main était agitée d'un mouvement tellement convulsif qu'elle ne put parvenir à le rompre.

— Mais qu'as-tu donc ? dit Yvanec en remarquant enfin l'état extraordinaire de sa fille.

Catherine ne répondit pas, elle concentrait évidemment toutes ses forces pour ne pas tomber. Yvanec, étonné et inquiet, lui saisit la main ; Catherine poussa un faible cri et s'affaissa sur elle-même : elle était évanouie.

— Ma fille ! dit Yvanec, emportez-la à la ferme, Jeanne la soignera ; mais qu'a-t-elle donc ?

Quelques paysans s'empressaient autour de Catherine, l'un d'eux enleva dans ses bras la jeune fille qui tenait dans ses doigts crispés la lettre qu'elle n'avait pu parvenir à ouvrir. Yvanec fit un pas pour suivre le petit cortège, quand une brillante clarté illumina subitement le ciel.

C'étaient les fusées lancées dans la baie qui éclairaient alors l'horizon, c'était l'instant où La Prévalaye et son compagnon s'élançaient vers le carrefour, l'instant où Jeanne apercevait sur la falaise la silhouette du muet mystérieux.

IX

LA BAIE DE DOUARNENEZ.

Toutes ces scènes que je viens de rapporter dans les précédents chapitres s'étaient accomplies dans un espace de temps très-court. Une heure tout au plus s'était écoulée depuis l'arrivée du marquis de La Prévalaye et de M. d'Almoy à la ferme de Crozon, et deux heures à peine depuis l'instant où la *Brule-Gueule*, mise par la fatalité dans l'impossibilité de traverser la ligne anglaise, courait bravement vers cette baie de Douarnenez semée d'écueils et de dangers. Au moment où la corvette avait viré de bord, elle se trouvait à deux lieues en mer ; car depuis l'instant où, après avoir tiré sa dernière bordée à la *Queen-Anne*, elle s'était élancée, toutes voiles dehors, courant à l'ouest, jusqu'au moment où les avaries de sa mâture avaient arrêté net sa marche et l'avaient contrainte à chercher un moyen de salut désespéré, elle avait eu le temps de s'éloigner de la côte.

Les paysans, rassemblés sur les falaises, avaient assisté au premier combat ; ils avaient vu la victoire remportée par la corvette, ils avaient vu la frégate anglaise fuir devant la *Brule-Gueule*, mais ils avaient vu aussi la ligne anglaise bloquer le passage et ils n'avaient pu douter un seul instant que la corvette ne fût perdue.

La nuit était venue, le brouillard s'était élevé avec le crépuscule ; de sorte que, de la côte, on n'avait pu remarquer l'avarie survenue si brusquement et le changement de route complet de la *Brule-Gueule*.

En dépit de son mâât à demi brisé, la corvette gouvernait encore convenablement. Telle était l'habileté de son commandant, l'intrépidité de son équipage, la rare énergie de tous que la *Brule-Gueule*, déployant sa grande voile, ses huniers, sa brigantine et ses voiles d'étai, serrait le vent au plus près et s'avancait vers l'entrée de la baie.

Il y a près de trois heures que nous avons quitté la cor-

vette, trois heures, durant lesquelles se sont accomplis les événements rapportés dans les précédents chapitres. Depuis ces trois heures, Crochetout et ses corsaires n'ont pas perdu leur temps.

Ne pouvant réparer l'avarie, car remettre des mâts de hune à un navire est un travail long, pénible et tout à fait impossible à entreprendre en mer, Crochetout est parvenu, à force de patience et d'audace, à rétablir sa voile de misaine et, passant des cordes du beaupré au mâât, il a pu déployer ses focs, ces voiles si étroites et sans lesquelles néanmoins un navire gouverne si mal.

A l'heure où nous retournons à bord, c'est-à-dire à l'instant correspondant à peu près à celui où nous avons pénétré pour la première fois dans la ferme de Crozon, la corvette naviguait aussi rapidement que le lui permettait l'état de sa mâture, en dépit de l'obscurité, et cette obscurité était un obstacle nouveau, car si les ténèbres étaient épaisses sur terre, leur opacité était encore doublée sur mer par le brouillard.

Il était littéralement impossible de distinguer à une brassée de longueur, et cependant la *Brule-Gueule* s'efforçait d'augmenter son allure.

Kernoë avait repris la barre, le commandant était auprès de lui. Delbroy se tenait à l'avant, Fabrè et Hervey étaient en vigie sur les bouts des basses vergues, Nordèt jetait la sonde à l'avant, deux matelots la jetaient de chaque bord à l'arrière. Un silence profond, absolu, régnait à bord ; silence que troublait seul le cri monotone des sondeurs.

La corvette approchait rapidement de l'entrée de la baie, à peu de distance on pouvait, sinon apercevoir, du moins deviner, à une sorte de teinte un peu moins noire sur les flots, l'entrée du canal de la baie, ce canal duquel, suivant l'opinion accréditée, aucun navire n'est sorti alors qu'il s'y est engagé, car il est navigable uniquement pour les barques de pêche.

Crochetout se pencha vers Kernoë, et lui posant la main sur l'épaule :

— Es-tu sûr de ta route ? lui demanda-t-il à voix extrêmement basse.

— Oui, répondit le timonier.

— Tu peux gouverner en dépit des ténèbres.

— Je gouvernerai sûrement tant que les sondeurs me donneront le point juste.

— Douze brasses à l'avant ! cria Nordèt.

— Treize brasses à bâbord ! dit une autre voix.

— Quatorze brasses à tribord ! dit le troisième sondeur.

— Commandant, dit Kernoë, faites diminuer la voilure, que je sois plus maître de la corvette ; la brise nous pousse à bâbord, et à bâbord le fond commence à diminuer ; vous le voyez.

— Cargue la brigantine et les voiles d'étai, commanda Crochetout.

— La passe ! écueil à bâbord ! cria la voix du second.

— Combien à tribord ? demanda Crochetout.

— Quinze brasses, dit le sondeur.

L'équipage poussa un formidable cri de joie : la corvette, gouvernée par une main sûre et habile, venait de franchir la redoutable passe de la baie sans le moindre accident ; la *Brule-Gueule* avait quitté la haute mer. La brise apportait sur ses ailes ces parfums de la terre que le marin connaît si bien : parfums pénétrants, doux, aimables, qui font revenir l'espoir au cœur et oublier tous les dangers, toutes les fatigues.

— Commandant, dit Kernoë, maintenant le premier danger est passé. La passe franchie, la baie est sans écueils jusqu'à la hauteur de la pointe du Bellec. En laissant arriver d'un quart et en gouvernant droit, la corvette ne court aucun risque, et si les vaisseaux anglais franchissent la passe aussi bien que nous, ce qui est probable, car ils doivent avoir des pilotes côtiers à leur bord, ils manœuvreront ici aussi bien qu'ils le voudront. Où il faut les conduire, c'est au fond de la baie, de la pointe du Bellec à la pointe de Leidé. Je m'en charge ; mais, jusqu'à la hauteur du Bellec, nous avons une heure au moins. Voulez-vous me permettre de me faire remplacer à la

barre, tant que la route sera bonne, par Cartahut ? Pendant cette heure, commandant, si vous le permettez encore, je descendrai dans votre appartement et je consulterai vos cartes.

Crochetout fit un signe affirmatif. Kernoc appela le timonier qu'il venait de nommer, et lui remit la barre en lui donnant les instructions nécessaires pour tenir la route.

—Commandant, ajouta Kernoc, quand le fond sera à sept brasses, il faudra me donner l'ordre de reprendre la barre.

Et le matelot, s'inclinant poliment, s'engouffra dans la petite écouteille, disparaissant rapidement.

—Quel homme ! murmura Crochetout ; marin fini. Quel malheur qu'une intelligence aussi remarquable !...

—Commandant, dit Delbroy qui venait d'arriver près de son chef, aussi loin que l'obscurité permet de relever la mer, je ne vois aucun indice d'écueil, et depuis que nous avons franchi si heureusement la passe, le fond demeure le même.

Crochetout paraissait profondément réfléchir.

—La brise mollit singulièrement, dit-il, elle va tomber. Aurons-nous le temps d'aller échouer au fond de la baie ? Et les Anglais nous poursuivent-ils ? Ont-ils franchi la passe ? Au diable te maudite obscurité !

Puis après un silence :

—J'ai confiance en Kernoc, reprit-il ; et cependant... Descendez auprès de cet homme dans mon carré, Delbroy, et efforcez-vous de lire au fond de son âme.

—Que pensez-vous donc, commandant ? demanda le second avec étonnement.

Cette conversation avait lieu sur la dunette, à l'extrême arrière et loin de toute oreille indiscreète.

—Ce que je pense, poursuivit Crochetout, le sais-je ? Après tout, si cet homme était un traître...

—Oh ! commandant.

—Mais on ne sait rien de positif sur lui, si ce n'est qu'il est Breton et qu'il appartient à une famille de chouans.

—Vous savez cela ? dit vivement Delbroy.

—Oui, mais c'est à peu près tout. C'est Surcouf qui me l'a appris, et Surcouf a pu être trompé. Enfin, descendez, Delbroy ; examinez cet homme et tâchez de le deviner, de le comprendre... Ensuite vous remonterez.

Delbroy fit un signe affirmatif et descendit vivement dans le carré.

Le commandant se promenait de long en large de ce pas balancé qui maintient l'équilibre du corps en dépit du roulis et du tangage.

—Chouans à terre, écueils et Anglais sur mer ! murmura-t-il à demi-voix ; c'était bien la peine de se battre pendant deux ans et de se faire déralinguer la carcasse pour venir couler en vue du port.

—C'est la faute du chat du bord, dit une seconde voix.

—Hein ! fit Crochetout en se retournant avec un geste furieux, car le commandant sentait qu'il venait de laisser échapper sa pensée.

—As pas peur, mon commandant ; c'est votre vieux Nordêt, reprit la voix.

—Et ta sonde ?

—Barnabé la tient à ma place. Moi, je m'ai pomoyé jusqu'à vous, attendu que j'avais une idée à vous envoyer dans le pertuis de l'entendement.

—Quelle idée ? demanda Crochetout qui avait grande confiance dans le vieux maître.

—C'est de savoir si les goddem nous appuient toujours la chasse, s'ils ont franchi la passe et s'ils sont dans la baie.

—Si tu as trouvé moyen de m'apprendre cela, je te double tes parts de prise.

—Oh ! vous pouvez les quadrupler pendant que vous y êtes, commandant. Pour la bordée de longueur que nous avons à courir ensemble, les parts de prise et moi, c'est pas la peine de s'en boulinguer le tempérament ! Il s'agit de vendre sa peau aux écrevisses le plus cher possible ; voilà. Pour lors, mon commandant, si vous voulez me laisser employer le grand moyen... j'ai mon idée amarrée dans la boussole... J'ai relevé le point, quoi !

—Comment feras-tu ?

—Je m'affale dans un canot, j'embarque avec moi le maître artificier et pas mal de chandelles romaines et autres joujoux. Je laisse filer la corvette, et puis, quand je crois le moment venu, j'allume les bêtises. Ou les goddem se seront risqués dans la baie, ou ils seront en mer ; s'ils n'y sont pas, avec mon moyen nous le verrons bien ; et s'ils y sont, nous le verrons bien mieux encore. Dans tous les cas, nous aurons relevé le point. La farce-jouée, je reviens dans vos eaux. Qu'en pensez-vous, mon commandant ?

—Fais amarrer la yole et envoie-moi le maître canonier, répondit Crochetout.

—Oh ! tonnerre ! murmura Nordêt, si le chat du bord n'avait pas avalé sa gaffe !

X

LES DEUX MARINS.

Delbroy, en descendant l'escalier de l'écouteille, s'était arrêté devant la porte du carré du commandant ; il poussa doucement cette porte et entra.

Une petite lampe, suspendue au plafond, éclairait le carré. Au premier coup d'œil, Delbroy crut la pièce déserte ; mais en l'examinant plus attentivement, il aperçut, à la faible lueur de la lampe, un homme assis sur le divan, la tête dans ses mains et plongé dans une méditation profonde : cet homme était Kernoc.

Le bruit de la porte s'ouvrant s'était confondu dans le craquement de la cloison, occasionné par le roulis, de sorte que Kernoc ne parut pas distrait de sa sombre rêverie et Delbroy put l'examiner longuement.

Kernoc demeurait immobile. Tout à coup un frémissement convulsif agita tout son corps et un sanglot s'échappa de sa gorge. Delbroy, surpris et vivement impressionné, fit un pas en arrière, et dans ce mouvement, son pied déranga une chaise qui traîna sur le parquet.

Kernoc se leva avec la rapidité de l'éclair et balbutia comme un homme surpris en faute :

—Je cherchais les cartes ! dit-il.

—Pourquoi dire cela ? répondit Delbroy avec un triste et amical sourire, pourquoi vouloir me tromper ? Pourquoi cette obstination enfin à jouer devant moi une comédie que je ne puis comprendre ?

Kernoc regarda le second, puis il détourna les yeux sans répondre.

—Pourquoi ne pas avouer que dans ce moment suprême, reprit Delbroy, qu'à cette heure où nous ne pouvons plus nous faire illusion, où nous reconnaissons que nous sommes tous perdus, vous avez éprouvé l'impérieux besoin d'être seul avec vous-même, seul face à face avec vos pensées ? Dites, monsieur, n'ai-je pas deviné juste ?

—Je ne vous comprends pas, mon lieutenant, dit enfin le matelot, et je vous avoue que ce que je comprends encore moins c'est que vous me traitiez comme vous le faites. Suis-je donc votre égal, moi, humble timonier de hasard !

Delbroy fit un mouvement d'épaules qu'il réprima presque aussitôt.

—Soit, dit-il, restons chacun dans la position que nous nous sommes faite. Ecoute, matelot. Tu m'as sauvé la vie, je t'aime et j'ai confiance en toi. Nous voilà au moment suprême, nous allons mourir tous, cette nuit, mais comme un miracle est toujours admissible, il se peut qu'un de nous survive au désastre. Si celui-là c'est toi, consentirais-tu à me rendre un service ?

—Sans doute, mon lieutenant, répondit Kernoc, car vous savez bien que, si vous m'aimez, je vous suis tout dévoué, moi !

—Alors écoute, et ne perds pas une seule de mes paroles. Je suis Breton. Je suis né à Lorient. Mon père a eu toute sa vie à se plaindre des prérogatives de la noblesse ; aussi, dès 1789 s'était-il attaché au parti agissant, c'est ce qui t'explique pourquoi, quoique Breton, je porte l'uniforme républicain au lieu d'être dans les genêts avec mes compatriotes. Tu dois

d'autant mieux me comprendre que toi aussi, Kernoc, tu es Breton, et que cependant tu es aussi parmi les bleus...

Kernoc ne répondit pas : son visage était pâle et ses traits contractés.

— Il y a trois ans et plus, poursuivit Delbroy, j'avais déjà navigué, lorsqu'une blessure grave me contraignit à me soigner. Le navire que je montais venait de relâcher à Brest. Débarqué, je me fis transporter dans ma famille, et là je me guéris. Dévoré par le désir de reprendre le mer, je venais de recevoir du commandant Crochetout, qui m'a connu enfant, qui m'a toujours aimé et protégé, l'avis que je pouvais le rejoindre le plus promptement possible à l'Île de France, ajoutant qu'il me réservait un poste d'officier à bord de son navire. Fou de joie, je courus à Brest en traversant la Bretagne, en dépit des dangers de la guerre civile. Aucun navire n'était en partance pour l'Île de France : les Anglais qui bloquaient le port en avaient détruit l'activité. Cependant j'appris là, par une lettre de mon père, qu'un navire qui venait d'entrer à Lorient repartirait pour l'Île de France, mais ce navire attendait sa cargaison, et cette cargaison ne devait être prête que dans deux mois. Rongeant mon impatience, je songeai à retourner à Lorient. Je m'arrêtai à Quimper... chez un ami.

Delbroy regarda Kernoc : le matelot demeurait calme et impassible.

— Ne connaissez-vous personne à Quimper ? reprit Delbroy.

— Non, dit Kernoc.

— Quoi ! s'écria l'officier, vous n'avez jamais connu à Quimper une jeune fille habitant avec un vieillard ?

— Je n'ai jamais connu personne à Quimper ! répéta Kernoc.

— Jurez-le !

— Je le jure !

L'officier fit un mouvement brusque.

— Mais, s'écria-t-il, cette jeune fille que vous dépeigniez si bien durant votre délire, c'est celle que j'ai rencontrée, moi, à Quimper, c'est la même, c'est...

Kernoc avait saisi les deux mains de Delbroy et les étreignait violemment.

— Que dites-vous donc ? demanda-t-il d'une voix rauque. Oh ! parlez, parlez, maintenant il faut que je sache...

Une détonation, retentissant soudainement, arrêta la parole sur les lèvres du matelot. Au même instant, une clarté rougeâtre apparut sur la mer à faible distance.

— Qu'est-ce que cela ! s'écria Delbroy en se précipitant vers l'escalier conduisant sur le pont.

Avant de se devoir à lui-même, le second de la *Brule-gueule* se devait à la corvette, et il ne l'oubliait pas. Kernoc le suivit. Tous s'élançèrent sur le pont. Un étrange et merveilleux spectacle frappa leurs regards. L'horizon était ombragé par des feux rougeâtres semblables à ceux des feux d'artifice, et cette leur permettait de distinguer nettement la voile blanche de deux gros navires, qui précédés de leurs chaloupes sondant la route, venaient de franchir la passe et couraient droit sur la *Brule-Gueule*.

Cette clarté dura plusieurs minutes qui parurent longues comme des siècles, puis elle s'éteignit et tout rentra dans l'obscurité la plus profonde.

— Sept brasses ! cria le sondeur de l'avant.

— Kernoc, prends la barre, commanda Crochetout.

Puis sautant sur son banc de quart :

— Chacun à son poste ! ajouta-t-il d'une voix impérieuse. Allumez un falot et placez-le à l'arrière, que le canot puisse nous rallier. Attention, enfants ! avant une heure nous aurons les Anglais dans nos eaux. Souvenez-vous de la *Queen-Anne*, et vive la France !

— Vive la France ! hurla l'équipage.

La brise de terre avait moli, et la corvette n'avancait plus que faiblement. Kernoc avait repris sa place à la barre ; Delbroy était à l'avant, à son poste de combat.

En ce moment la brise se ranima subitement et une rafale gonfla les voiles.

— Cinq brasses ! cria le sondeur.

— Fais mouiller l'ancre de jot au large, dit Crochetout au milieu du silence le plus profond, et embarque son grolin à l'embelle pour nous contre-tirer dans l'abatée.

La corvette, obéissant à la manœuvre, décrit une longue courbe. Elle va achever de virer sous le vent. Les gabiers se sont élancés dans la mâture pour bouliner les voiles, quand un froissement subit de mâ quille fait battre tous les coeurs.

— Nous touchons ! crient plusieurs voix.

— Silence ! ordonna Crochetout.

Le moment est solennel. Les coups de talons que donne la corvette font vibrer la mâture... bientôt le navire demeure immobile : sa marche est arrêtée.

— Cargue tout, et les embarcations à la mer ! commanda Crochetout. Il faut forcer la corvette à présenter le travers au large. Enfants, tout ce qu'il nous faut c'est pouvoir combattre, et nous combattons ! Allons, de la main, de l'ensemble. Transformons la corvette en citadelle, et recevons si bien les goddém qu'ils nous demandent un laisser-passer ! En avant, mes Frères de la Côte ! Les Anglais, maintenant, n'amarineront jamais la *Brule-Gueule*.

Et Crochetout, superbe d'énergie et d'audace dans cette horrible situation, bondit au milieu de son équipage, l'électrisant par son ardeur.

Tous se précipitent ; tous ont compris la situation, tous se sentent perdus, tous savent qu'ils vont mourir, mais tous sont décidés à s'ensevelir dans un glorieux tombeau.

— Vive le commandant, et mort aux Anglais ! hurlent les Frères de la Côte avec une énergie sauvage.

— A la mer tout ce qui peut être inutile et gêner durant le combat, vocifère Crochetout.

— Tonnerre ! dit une voix sonore, si File-en-Vrac est mort, il aura de belles funérailles.

C'est Nordet dont le canot vient d'accoster, et qui s'élançe sur le pont.

— Tu as relevé les Anglais ? demande Crochetout.

— Oui, commandant. C'est la seconde frégate de 40 et un vaisseau de ligne de 80.

— Tant mieux ! notre mort n'en sera que plus belle. Hardi, enfant ! main sur main ! Nous avons de la poudre et des boulets plein la cale. Delbroy, fais clouer le pavillon tricolore à la corne ! Vive la France.

— Vive la France ! répéta l'équipage enthousiasmé.

XI

L'ÉCHOUAGE

C'était l'heure de la marée : le flot se ruait sur la corvette échouée. La brise de terre était devenue presque insensible ; dans la nuit profonde, un pâle reflet formant une traînée lumineuse sur l'Océan indiquait que la lune allait bientôt se lever.

Au moment où la corvette avait touché, au moment où, avant de demeurer stationnaire, elle donnait son dernier coup de talon sur les récifs et commençait à virer, sa quille, rencontrant le banc de madrépores, avait arrêté le mouvement.

La *Brule-Gueule* présentait sa hanche de tribord au large : ce qu'il fallait, c'était qu'elle présentât son flanc tout entier, car c'était du large seulement que pouvaient venir les Anglais. Les récifs eussent défendu alors la corvette à l'avant, à l'arrière et du côté de la terre.

Si la *Brule-Gueule* pouvait parvenir à prendre cette position, elle se transformait alors en citadelle et les Anglais ne pouvaient que la canonner sans tenter l'abordage ; or, pour canonner la corvette, il fallait recevoir le feu de ses batteries et la *Brule-Gueule*, rase sur l'eau, avait là un avantage que les Anglais ne pouvaient compenser par leur formidable artillerie et leurs quinze cents hommes d'équipage.

Ce qu'il s'agissait donc de faire, c'était d'abord de faire éviter la *Brule-Gueule* de façon à ce qu'achevant de virer elle présentât son travers, et alors de l'assujettir solidement dans cette position ; puis, cette manœuvre faite, de rendre le navire aussi ras sur l'eau que possible, afin qu'il donnât moins de prise à l'ennemi.

—Embarque une ancre de bossoir ! commande Crochetout qui, allant, venant, étant partout, examinant tout, semble avoir la faculté de se tripler. Prends le commandement de la chaloupe, Kernœ ! ajoute le corsaire, et va mouiller l'ancre au large, mais choisis un fond solide !

L'ancre est ombarquée, et à mesure que la chaloupe s'éloigne dans la nuit on entend la chaîne filer et grincer sur l'écurier.

La corvette demeure vacillante et secouée par les vagues de la marée montante : une crainte terrible est dans tous les esprits : si la corvette tombait vers le large ! Toute défense serait impossible, car elle présenterait obliquement son pont à l'ennemi et ses batteries seraient inondées. . .

Une demi-heure se passe ainsi et l'on n'entend que le grincement de la chaîne... enfin, ce grincement cesse tout à coup. Un soupir s'échappe de toutes les poitrines. L'ancre mordu, la corvette a un point d'appui et elle peut se maintenir :

—Vire ! commande Crochetout.

Le sifflet de Nordêt fait entendre ses sons aigus, les matelots se précipitent au cabestan, la chaîne se roidit : l'ancre résiste... Elle a bien mordu !

—Vire à force ! vire toujours ! continue le commandant.

Les matelots redoublent d'énergie, mais la corvette, après avoir légèrement incliné son avant, demeure immobile.

—Commandant ! dit Delbroy en s'avançant, la corvette est trop engagée sur les récifs : il faut attendre que la marée soit dans son plein pour qu'elle nous soulève.

—Mais il sera trop tard, alors ! s'écrie Crochetout. La lune sera levée avant que la marée ne soit pleine et les Anglais seront embossés pour nous couler. Tonnerre ! Il faut que la corvette évite ! Allons, enfants ! allégeons la *Brûle-Gueule* ! A la mer tout ce qui est inutile pour le combat !

Et l'équipage qui comprend l'importance de l'ordre donné par son chef, se hâte de l'exécuter.

En un clin d'œil les canons de gaillard, de bâbord, dont on n'aura pas besoin, sont enlevés avec leurs affûts et lancés par-dessus le bord ; tables, chaises, bancs, meubles sont précipités à la mer ; les batteries, les carrés, les entre-ponts deviennent libres. Les pièces d'eau douce sont défoncées dans la cale et les pompes mises en jeu vident cette eau dont le poids énorme lestait la corvette.

Delbroy remonte sur le pont :

—Tout est à la mer, commandant ! dit-il. Nous avons des vivres pour un jour et de l'eau douce ce qu'il en faut jusqu'à demain. Nos batteries sont libres... notre cale sans lest.

—Alors, au cabestan ! reprend Crochetout. Et vire à force, enfants ! Nous n'avons plus que deux heures à nous. Dans deux heures la lune sera levée et les Anglais ouvriront leur feu ! Allons ! courage ! la corvette évite !... Voyez ! son avant fait son abatée... courage ! Les Anglais ne la tiennent pas encore.

La corvette évitait en effet, c'est-à-dire qu'elle opérait ce mouvement de rotation de l'avant à l'arrière, qui, lorsqu'un navire est à l'ancre sur un bon fond, s'accomplit par la force du vent ou de la marée. Cette fois, la marée ni le vent n'avaient pris sur la *Brûle-Gueule*, et si elle évitait c'était à l'aide du point d'appui donné par l'ancre mouillée au large, mais l'évitage avait lieu lentement.

Crochetout, Delbroy, Herve, Fabvre se multipliaient pour aider la manœuvre que l'obscurité rendait fort difficile ; le commandant n'ayant fait allumer aucun fanal, dans la crainte, de servir de point de mire aux Anglais pour les guider dans leur route.

Le canot qui était allé mouiller l'ancre au large n'était pas revenu. Trois fois déjà Crochetout avait demandé s'il accostait et à chaque réponse négative un formidable juron s'était échappé de ses lèvres. Delbroy, tout aussi impatient que son chef, se penchait à chaque instant sur le bastingage, s'efforçant de percer les ténèbres.

La chaîne d'ancre était roidie à croire qu'elle allait se rompre : les matelots ruisselants de sueur, le corps courbé sur

les barres du cabestan, viraient silencieusement. Depuis quelques instants la corvette ralentissait son abatée : on sentait au frémissement de sa coque que sa quille traînait sur les écueils

—Le canot ! cria Delbroy.

—Ah ! fit Crochetout avec un soupir de soulagement.

—Il accoste !

Effectivement l'embarcation accostait à tribord. Ceux qui la montaient s'élançèrent sur le pont en gravissant lestement les degrés de l'escalier cloué aux flancs de la *Brûle-Gueule*.

—Kernœ ? demanda vivement Crochetout.

Personne ne répondit.

—Kernœ ! répéta Delbroy d'une voix impérative.

—A la mer, mon lieutenant !

Delbroy tressaillit ; Crochetout s'avança précipitamment.

—Kernœ à la mer ! s'écria-t-il.

—Oui, mon commandant, répondit le matelot qui avait parlé déjà, et qui était l'un de ceux qui montaient le canot.

—A la mer ! mais comment ? Explique-toi. Tonnerre, parleras-tu ?

—Mon commandant, répondit le matelot intimidé par le ton foudroyant avec lequel Crochetout venait de formuler sa interrogation, c'est quand nous venions de mouiller l'ancre : Kernœ avait relevé le fond, nous filons la chaîne et nous tenons bon. Alors voilà les matelots qui se pomaient au cabestan, à ce que nous relevons par la raidissure de la chaîne, le mouillage était bon. J'étais à la barre : Kernœ avait veillé au mouillage : " Avant partout, qu'il dit, et tiens le cap sur la corvette en laissant à bâbord le sillage que fait la chaîne d'ancre." Il faisait noir comme dans la soute aux voiles sans quinquet. Nous nageons bien, quand, crac ! j'entends un bruit comme qui dirait un corps dur qui s'affale dans la mer. Je me penche : l'eau tourbillonne et puis une vague arrive... et puis... rien. " Qué ! " que je fais aux autres. Ils nageaient, ils n'avaient rien vu ; il fait si noir ! " Kernœ ! " que j'appelle. Rien : c'était Kernœ qui s'était affalé à la mer.

—Il s'était jeté ? s'écrièrent à la fois Crochetout et Delbroy.

—On n'a jamais pu relever le point, répondit le matelot. Est-il tombé ? s'est-il jeté ? Qui le dira ? Il faisait si noir.

—Et vous n'avez rien fait pour le repêcher ? dit Crochetout. Vous avez abandonné un homme à la mer ?

Le Frère de la Côte se recula avec un mouvement d'indignation.

—Oh ! mon commandant ! dit-il simplement.

—Mais Kernœ ne peut s'être noyé, il nage comme un requin, dit Delbroy.

—Oui, murmura une voix ; mais le chat du bord est mort et c'est Kernœ qu'a relevé sa carcasse.

—Mon commandant, reprit le matelot, nous avons cour des bordées de tous les côtés, nous avons hélé, nous avons cherché, mais rien ; il faisait si noir !

Et comme Crochetout ne répondait pas, le matelot attendit quelques secondes ; puis il se recula et s'éloigna. Le commandant paraissait en proie aux réflexions les plus sombres.

—Oh ! cet homme, un traître, un infâme ! murmura le commandant avec une rage sourde.

Delbroy tressaillit violemment.

—Un traître, dit-il. Qui donc, commandant ?

—Qui ! ne le comprends-tu pas ? Kernœ ! ce misérable qui nous a tous joués et qui après avoir gouverné la corvette jusqu'à l'échouage, est allé à bord des Anglais, pour les mener sûrement sur nous ?

—Oh ! commandant, s'écria Delbroy, pouvez-vous supposer...

—Comment expliquer alors la subite disparition de cet homme ? Il s'est jeté à la mer ; il sait nager et vous voyez qu'il a su aussi éviter toutes les recherches ! Dites, Delbroy, si cet homme n'est pas un traître, comment expliquer sa conduite ?

Le second ne répondit pas ; il passait la main sur son front mouillé de sueur.

—Oh ! reprit Crochetout avec colère, pourquoi ai-je embarqué ce fils de chouan, chouan lui-même !

—Chouan ! dit vivement Delbroy : Kernoë était un chouan ?

—Eh ! oui, chouan, fils de chouan, famille de chouans.

—Commandant, la corvette n'ôte plus, dit Hervey en s'avancant. Sa quille est encore une fois engagée.

Il n'achevait pas qu'une secousse violente ébranlait la mâture. Crochetout bondit avec un cri de rage.

—Enfer ! hurla-t-il. Tiens bon au cabestan !

—Commandant, cria Delbroy, la corvette incline sur tribord ; elle menace de s'engager.

Le danger était instantanément devenu épouvantable. La quille de la corvette avait rencontré tout à coup une pointe de récifs qui l'avait arrêtée, cet arrêt subit à la base avait fait incliner la mâture dans le sens de l'impulsion donnée par le point d'appui pris sur l'ancre. Au même instant, une rafale venant de terre s'était abattue sur la *Brule-Gueule*. Poussés par le vent et par le ressac, les flots se ruèrent sur la coque du navire. La résistance de la quille doublait la force de l'impulsion : la corvette baignait sa batterie de tribord dans les flots. Un moment d'hésitation, et elle était perdue sans tirer un coup de canon.

—Les charpentiers au pied des mâts ! ordonna Crochetout.

XII

CROCHETOUT.

Comprenant l'imminence du danger, les charpentiers s'étaient empressés d'obéir. Groupés au pied des mâts, ils attendaient la hache à la main.

—Coupe les drisses, les étais, les enfléchures ; coupe tout à tribord ! dit Crochetout.

Les gabiers se précipitent dans la mâture.

Les haches se lèvent et s'abaissent, des craquements retentissent, l'instant est décisif ; les mâts demeurent chancelants, puis un craquement plus formidable déchire les airs. Le grand mât s'incline, il vacille, il semble hésiter sur le côté qu'il doit choisir pour tomber. Enfin il s'incline davantage, il se courbe, il craque et tombe à bâbord en soulevant des montagnes d'écumé, en entraînant avec lui les débris du mât de misaine arraché violemment.

—Coupe tout, coupe ! Courage, enfants ! crient Crochetout et Delbroy qui sont partout et veillent à tout.

—La corvette évite, vocifère Hervey, elle vient à tribord.

—Hourra ! crie l'équipage.

Mais des cris de détresse suivent aussitôt ce premier cri de victoire ; le mât d'artimon, demeuré seul debout, bar il a résisté plus longtemps, vient de s'abattre à son tour ; mais, entraîné par la chute du grand mât, il s'est incliné, il s'est tendu ; et c'est à tribord qu'il vient tomber. Lié à la corvette par les haubans du bord opposé, il parcourt le pont de l'avant à l'arrière comme une épouvantable avalanche, renversant, blessant, écrasant, tuant sur son passage les hommes qui ne peuvent éviter son choc effrayant.

Un tumulte épouvantable, tumulte que l'épaisseur des ténèbres rend plus terrible encore, règne sur le pont sur le pont. Cinq ou six hommes gisent renversés, les uns tués roides, les autres blessés et nageant dans une mare de sang. Le danger est plus imminent qu'il n'a jamais été, et cette fois un miracle de la Providence peut seul venir en aide à la *Brule-Gueule*.

En tombant à tribord, le mât d'artimon a entraîné avec lui la corvette, l'encombrant de tous les cordages qui le retenaient à bâbord et avec lesquels il fait levier pour engager le navire.

La *Brule Gueule* est presque couchée sur le flanc ; les vagues lavent son pont dans toute son étendue ; l'équipage est forcé de se cramponner aux bordages, aux étais, aux bouts de grelin, pour ne pas être emporté par les vagues.

Crochetout, Delbroy, Nordêt, la hache au poing, donnent aussitôt l'exemple ; multipliant leurs forces, ils frappent et coupent tout ce qui peut accrocher le mât à la coque du navire ; les matelots s'élançant à leur tour : tous travaillent avec l'énergie du désespoir.

—La corvette se redresse-t-elle ? demande Crochetout.

Non, commandant, répond Fabvre qui s'est précipité à la barre.

—Coupez tout ! abattez tout ! hurle le commandant.

Tous les cordages attachant le mât étaient tranchés, rien ne retenait plus au navire la gigantesque pièce de bois, et cependant la *Brule Gueule* ne se redressait pas ; son mât d'artimon renversé pendait le long de ses bastingages, et les efforts réunis de tout l'équipage, ne pouvaient parvenir à le jeter à la mer.

—Tonnerre ! cria Crochetout, qui donc retient ce mât ?

—La corvette engage de plus en plus ! dit Hervey.

—Allons, nous sommes fianchés ! dirent quelques voix

Effectivement, par une cause impossible à deviner, à comprendre, la corvette, toujours entraînée, par le poids de son mât dont on ne pouvait le dégager, s'inclinait peu à peu et embarquait lames sur lames. La position était effrayante.

Crochetout serrait les poings à s'enfoncer les ongles dans les chairs, ses sourcils étaient crispés, sa bouche contractée.

—Tonnerre ! s'écria-t-il, mais qu'y a-t-il donc ?

—Il y a que File-en-Vrac a largué l'écoute ! répliqua Nordêt.

—Commandant ! l'eau envahit la batterie ! cria Hervey.

Un silence effrayant, solennel, régna à bord. Tous ces hommes sentaient la corvette s'incliner de plus en plus ; ils voyaient littéralement l'abîme s'entr'ouvrir sous leurs pieds : à la merci du premier coup de vent, du premier coup de mer, ils voyaient la mort autour d'eux. Aucun ne trembla cependant, et tous n'avaient dans le cœur qu'un sentiment de rage, car ils allaient mourir sans tirer un coup de canon contre les Anglais.

—Nous coulons ! reprit Hervey d'une voix lugubre.

La corvette était sur le flanc de tribord ; les vagues passaient sur sa coque : encore quelques instants, elle s'abîmait dans les flots.

Tout à coup un bruit sourd éclate, des coups répétés retentissent, le mât, comme entraîné par une force invisible, se détache et roule dans la mer : la corvette se redresse.

—Elle gouverne ! elle gouverne ! s'écrie Hervey.

—Elle évite ! reprend Delbroy

—Vive la France ! s'écrie Crochetout en bondissant de joie ; les Anglais peuvent venir dans nos eaux maintenant !

En effet, la *Brule Gueule*, dégagée, s'est redressée ; allégée par la chute de sa mâture, elle tire moins d'eau et passe sur l'écueil, enfin, maintenue par la chaîne de l'ancre mouillée, elle achève son abattée et vient présenter au large son flanc de tribord tout hérissé de canons. Un hourra éclate sur tous les points du navire et salue cette heureuse réussite. L'équipage a oublié ses fatigues, ses dangers, il va pouvoir combattre. Les Frères de la Côte vont mourir, mais ils mourront hachés par la mitraille, en tuant et en frappant ! Oh ! comme ils sont heureux ces hardis corsaires ! Que leur importe de quitter la vie, si la sortie de ce monde est bruyante et glorieuse !

Chaque homme, de lui-même, s'est précipité à son poste ; Crochetout et Delbroy s'interrogeaient du regard.

—Comment le mât s'est-il détaché ? demanda Delbroy.

—Qu'est-ce qui le retenait, ajouta Crochetout.

—Un étai enroulé à la gueule d'une caronade de la batterie, mon commandant ; vous ne pouviez voir cela de dessus le pont, il fallait passer sous le mât pour s'en rendre compte et trancher l'étai ; seulement on avait neuf chances pour être écrasé. Heureusement que j'ai attrapé la dixième.

Crochetout et Delbroy s'étaient retournés comme mus par un ressort : un homme était devant eux, ruisselant d'eau de la tête aux pieds.

—Kernoë ! s'écria Crochetout ; d'où viens-tu ?

—De la mer, mon commandant ; je suis arrivé à temps pour pouvoir me glisser sous l'artimon.

—Mais pourquoi vous êtes vous jeté à la mer ? demanda Delbroy.

—Pour aller relever la position des Anglais et en instruire

le commandant, répondit simplement l'étrange matelot. Le canot ne pouvait s'aventurer ainsi sans risquer d'être vu et pris. Je n'ai pas voulu prévenir les hommes de l'embarcation dans la crainte qu'ils ne s'opposassent à mon projet ; je me suis assis à la mer, j'ai nagé. A cette heure, commandant, je puis vous donner des renseignements précis. Les deux navires marchent rapidement, mais à la façon dont ils marchent, il est de toute évidence qu'ils ont à leur bord des pilotes connaissant merveilleusement la baie. C'est la frégate qui filo on tête. Nous voit-elle ? on le jurerait, mais elle nous devine bien certainement, car elle s'avance dans notre sillage. Les deux navires gouvernent prudemment, comme des bâtiments qui n'ont pas besoin de se presser, car ils savent que leur proie ne leur échappera pas. Les écueils dont est hérissée cette partie de la baie, à droite et à gauche, ne permettent pas aux deux anglais de nous attaquer à la fois, et c'est la frégate qui sera la première dans nos eaux. Nous sommes certains de périr tous, commandant, mais du moins nous sommes sûrs de faire chèrement payer notre perte. Voilà les renseignements que je puis vous donner, commandant. Me pardonnez-vous d'avoir été les prendre sans votre ordre ?

Crochetout tendit les mains au matelot.

—J'ai des excuses à vous faire, dit-il, pour une mauvaise pensée qui m'est venue : pardonnez-moi, et ne me parlez jamais de cela. Monsieur Kernoë, vous n'êtes plus mon matelot, vous êtes mon ami.

—Laissez-moi être l'un et l'autre, commandant, répondit Kernoë en souriant.

Crochetout n'était pas homme à s'émotionner longuement, et surtout en telle circonstance.

—Delbroy, dit-il, embarquez les charpentiers avec vous et allez établir des béquilles à bâbord pour soutenir la corvette et la maintenir droite quand la mer baissera. Vous, Hervey, faites hisser sur le pont toutes les pièces de bâbord de la batterie basse ; hérissez le flanc de tribord de toutes les bouches à feu ; faites garnir les bastingages de matelas, de couvertures, de lainages, de tout ce qui peut amortir les coups. Allez, messieurs, faites vivement, car dans moins d'une demi-heure nous commencerons le feu !

Tous se précipitèrent pour obéir ; Crochetout demeura encore quelques minutes sur le pont, puis, voyant ses ordres en pleine exécution, il descendit dans son carré.

Se dirigeant vers un bureau, il alluma une lampe, ouvrit des tiroirs et prit différents papiers.

Ensuite, s'asseyant, il trempa une plume dans l'encrier et, ouvrant le journal du bord, il écrivit :

“ A bord de la *Brûle-Gueule*, le 22 brumaire an VIII.

“ Ce jour, après une croisière fertile en combats dans l'océan Indien, revenant en France, porteur d'ordres du général Malaric, commandant en chef à l'Île de France, j'ai, moi, Gabriel Crochetout, capitaine corsaire, commandant la corvette la *Brûle-Gueule*, signalé la terre à trois heures de relevée.

“ En même temps mes vigies signalaient deux voiles. Puis d'autres voiles étaient successivement relevées. Le port de Brest est bloqué, mais, comme aucun signal ne m'avait averti de cet état de choses, je suis venu me jeter dans la ligne de blocus.

“ Attaqué par une frégate anglaise, la *Queen-Anne*, de 40 canons, nous l'avons contrainte à fuir devant nous en manquant de la couleur. Nous allions tenter d'échapper aux Anglais en prenant le vent, quand une avarie majeure est venue couper notre marche.

“ La corvette désemparée de son mât de misaine, ne pouvait lutter de vitesse avec les Anglais. Cernés de tous côtés, sans aucun espoir de salut, la *Brûle-Gueule* était perdue. Tel est l'avis du citoyen Delbroy mon second, du citoyen Nordet mon maître d'équipage, ainsi qu'il résulte du procès-verbal ci-joint.

“ La *Brûle-Gueule* a dans sa cale quatre millions de francs

provenant de ses prises récentes. Je ne veux rien rendre aux Anglais, je ne veux pas que leur drapeau flotte à la mâture de ma corvette.

“ En conséquence, j'ai fait échouer la *Brûle-Gueule* au fond de la baie de Douarnenez, et là je vais me battre jusqu'à la dernière limite. Puis, le dernier survivant mettra le feu aux poudres, et, s'il n'y a plus de poudre, il incendiera la corvette. Les Anglais ne l'auront pas.

“ Quand on lira ce journal, nous serons tous morts, la *Brûle-Gueule* n'existera plus, mais l'honneur du pavillon sera sauf !

“ Que mes armateurs me pardonnent ; mais mes campagnes précédentes les ont assez enrichis pour qu'ils regrettent moins la *Brûle-Gueule*.

“ Vive la France ! ”

Crochetout signa au-dessous de cette sorte de déclaration, puis il ferma le registre. Prenant les papiers qu'il avait déjà choisis et qui contenait ses lettres de marque, la liste de l'équipage, les états de service du navire, il plaça le tout dans une boîte de fer-blanc, qu'il ferma hermétiquement, enduisant les interstices du couvercle d'une couche épaisse de cire.

Cela fait, il prit ses armes, les visita, passa les pistolets à sa ceinture, enfonça le poignard dans son gilet, attacha la hache à son poignet droit, puis, reprenant la boîte de fer-blanc, il monta sur le pont.

Tous ses ordres avait été exécutés, la corvette, solidement étayée, était immobile, présentant son flanc armé à l'ennemi qui s'avavançait. Delbroy veillait à tout. Kernoë, assis à l'arrière, penché à demi sur le bastingage, paraissait absorbé dans une pensée douloureuse.

En voyant Crochetout apparaître sur la dunette, Delbroy s'avança vers lui :

—Commandant, dit-il, tout est paré !

—Bien, monsieur ! répondit Crochetout.

Un silence profond suivit cet échange de paroles sacramentelles.

La nuit était moins noire : à la teinte grisâtre que prenaient les nuages, on pouvait juger que la lune venait de se lever et que ses rayons, après avoir dissipé la couche de brouillard qui les voilait encore, allaient descendre jusque sur la terre.

A l'horizon on distinguait vaguement comme une masse plus noire se détachant dans l'épaisseur des ténèbres. Cette masse s'avavançait lentement, mais progressivement vers le point de la baie où était échouée la *Brûle-Gueule*.

—Attention ! à vos pièces, enfants ! commanda Crochetout d'une voix sonore. La danse va commencer ! Delbroy, comme nous ne naviguons plus, vous n'avez rien à faire à l'avant. Demeurez près de moi.

Crochetout n'achevait pas, que la masse noire que l'on distinguait à courte distance disparaissait soudain comme si elle eût été entourée d'un nuage... puis, au même instant, le nuage déchiré faisait place à une trombe de feu... Une détonation effroyable retentit... une pluie de boulets vint faire jaillir l'eau autour de la *Brûle-Gueule*.

—Feu ! commanda Crochetout. Feu partout, et pointez bas !

XIII

LA NUIT

—Entends-tu ?

—Sainte Vierge d'Auray ! quelles bordées !

—C'est du vingt-quatre, cela s'entend, pas vrai, Artigou ?

—Oui, Kerloch, et l'autre n'a que du douze et du dix-huit.

—Eh ! Kervern ! quel feu soutenu ! Comme c'est servi !

—C'est la corvette de ce tantôt, qui s'est réfugiée dans la baie et qui est venue échouer au fond, plutôt que de se rendre.

—C'est donc cela, que les Anglais ont fait embarquer deux pilotes au Camaret ?

—Eh oui, Kervern ; mais si la corvette est venue échouer au fond, comment a-t-elle fait pour franchir la passe : elle n'a pas pris de pilote ?

—C'est vrai ! dirent plusieurs voix.

—Oh ! s'écria Kerloch, écoutez, regardez ! voilà le feu qui recommence avec plus de furie !

Effectivement, les détonations rapides qui se succédaient depuis une demi-heure augmentaient de violence. Il faisait toujours nuit noire : tout ce qu'on pouvait distinguer au loin en mer, c'était une lueur rougeâtre indiquant le lieu du combat.

Une quinzaine d'hommes étaient là, au pied de la falaise, les vagues leur baignant les chevilles : le cou tendu, les yeux animés et s'efforçant de percer l'épaisseur des ténèbres. Il ventait ouest plein alors, la marée montait, le flot était court, et il se brisait avec violence. En haut de la falaise un grand feu de paille brillait et, projetant au loin ses lueurs rougeâtres, éclairait les crêtes moutonneuses des vagues.

C'était à l'extrémité de la Bretagne, à quelques lieues de Camaret, vers le milieu de la baie de Douarnenez, que ces hommes étaient réunis. Il était plus de minuit, la lune ne s'était pas encore levée, et pas une étoile ne brillait au ciel. Le vent, qui venait de sauter et de passer au large, apportait à la côte le bruit assourdissant du combat. Cette partie des côtes de la vieille terre armoricaine offre l'aspect le plus épouvantablement désolé que l'on puisse rêver. Qu'on se figure une suite interminable de hautes falaises, dont la base est submergée à chaque marée haute et dont la crête désolée n'a jamais été entamée par le soc de la charrue.

C'était au pied de ces falaises, non loin de la pointe du Bellec, que les quinze hommes, tous vêtus en matelots ou en pêcheurs, se tenaient réunis. Il y avait près d'une heure que le bruit des premiers coups de canon échangés en pleine mer avait appelé les premiers : tous étaient successivement descendus, avec une agilité merveilleuse, par quelques-unes de ces traces courant en zigzag sur le flanc des falaises. La mer montait, battant les jambes de ces hommes qui avaient derrière eux le rocher à pic ; mais aucun d'eux ne paraissait se préoccuper du danger. L'attention de tous était concentrée sur la zone lumineuse qui brillait à l'horizon.

C'est que c'était un grandiose spectacle que celui auquel ils assistaient.

A leurs pieds, s'étendant dans les ténèbres, se perdait dans la nuit, la mer sombre aux vagues écumantes, aux murmures sinistres et menaçants. Derrière eux et sur leurs flancs, les murailles à pic des falaises ; puis au large une clarté rougeâtre, comme un foyer de fournaise allumé sur les eaux de la baie, et, dans ce foyer, des ombres passant, allant, venant, s'élançant, disparaissant. Plus loin, une masse se détachant à peine du sein d'un brouillard aux reflets ardents. Et des détonations formidables, non interrompues, formant un roulement qui ébranlait les échos à cinq lieues dans les terres.

—Elle se défend bien, dit Kerloch avec admiration.

—Tu es sûr que c'est la corvette de tantôt, Kervern ?

—Sans doute, mon gars ! C'est la corvette qui n'aura pu forcer les lignes des Anglais et qui alors sera venue chercher un abri dans la baie.

—Oui, mais, ce que je ne comprends pas, dit Artigou, c'est qu'elle ait pu franchir la passe, la nuit, sans fanal.

—Et surtout, ajouta Kerloch, qu'elle ait louvoyé jusqu'au fond de la baie, suivant le canal si étroit, le seul navigable. Il n'y a pas d'exemple depuis bien longtemps qu'un navire ait pu faire pareille route.

—Les Anglais l'ont bien faite, puisqu'ils ont suivi la corvette. Tu le vois bien, Kerloch.

—Possible ; mais ça ne prouve rien, ce que tu dis là. Les Anglais n'ont-ils pas à leur bord les deux meilleurs pilotes du Camaret, les deux seuls qui connaissent tous les passages de la baie ? D'ailleurs, Kerdréach et Bénech n'ont-ils pas, l'année dernière, posé des bouées sur le chenal ?

—Oui ; mais eux seuls les connaissent et savent les retrouver, puisqu'elles ont été mises sous l'eau pour ne pas indiquer la route à tout le monde.

—Raison de plus pour qu'on ne s'explique pas ce qu'on voit.

—Pour avoir fait franchir la passe à la corvette, pour l'avoir fait naviguer dans le chenal et pour être venu la faire échouer sur les brisants du Bellec, les seuls dont on ne puisse approcher que du large, je dis qu'il faut être un fier pilote ; et je de sais pas, vieux, si Kerdréach et Bénech, tout malins qu'ils sont, pourraient en faire autant sans le relèvement des bouées.

—Et il n'y a pourtant pas de meilleurs pilotes que Kerdréach et Bénech, dit Kerloch.

—Il n'y en a peut-être plus, mais pour sûr il y en a eu un.

—Qui donc ?

—Va à la ferme de Crozon, entre chez le père Yvanec, Kerloch, et demande-lui la permission de faire la prière des morts devant le lit en deuil ; et puis, quand tu te relèveras, tu pourras dire que tu as prié pour un pilote comme il n'y en a plus.

—Et à qui donc qu'était ce lit, le Caer !

Le paysan se signa avant de répondre.

—A Mauyc, le fils d'Yvanec, répondit-il.

—Mauyc ! C'est son lit qui est comme un autel un jour de funérailles ?

—Oui.

—Et pourquoi cela ?

—Yvanec a fait arranger le lit comme cela depuis que Mauyc s'est ensauvé.

—Il a donc quitté son père ?

—Oui.

—Et pourquoi ?

—On ne sait pas.

—Mais, cependant, on pourrait...

—Tu es trop curieux, Kerloch, dit une voix aigre qui parut tomber du ciel. A toi, qui es du pays de Tréguier, il ne t'appartient pas de connaître les secrets de ceux de la Cornouaille. Les secrets comme celui-là sont à la garde du poulican !

Tous avaient relevé la tête : aux crevasses de la falaise se tenait suspendu à vingt pieds au-dessus de la mer, accroché aux plantes grimpanes, un petit être aux formes bizarres.

—Algaric le folgoat ! murmurèrent les paysans en se signant.

Pendant ce temps, le feu continuait en mer avec une fureur croissante ; c'était un concert de détonations à faire croire que deux flottes se canonnaient sur la côte. La teinte rougeâtre, causée par ce feu incessant, augmentait de minute en minute et jetait une clarté infernale telle, que, la rafale emportait les nuages de fumée, on voyait nettement la corvette et la frégate se foudroyant mutuellement à courte distance.

Les hommes placés au pied de la falaise avaient de nouveau concentré toute leur attention sur le combat. La mer leur montait aux genoux, et cependant ils demouraient là, anxieux, palpitants, les regards rivés sur la frégate anglaise et la corvette française.

Tout à coup, et au moment où le bruit prenait les proportions les plus effroyables, un chant clair, strident, s'éleva, dominant l'éclat des détonations.

—Le folgoat chante, murmura Kervern.

—Il chante le chant des morts, Kerloch.

—Rien ne pouvait être plus étrange, plus sauvagement poétique que cette scène qu'aucun pinceau ne saurait rendre : ce ciel noir, cette mer mugissante, ces quinze hommes à demi plongés dans l'eau ; au-dessus d'eux, ce navire suspendu dans les airs et chantant de sa voix perçante un chant au rythme bizarre ; au loin cet horizon rougi par les éclats de caronades.

Quelques instants s'écoulèrent ; le folgoat chantait toujours, et son chant paraissait prendre un accent de triomphe.

—Vois, disait-il en s'interrompant, les bleus maudits vont mourir. La frégate se rapproche, elle va les exterminer. Ainsi périssent les ennemis de la Bretagne ! Et je suis là pour voir la honte et la mort frapper les abandonnés du ciel ; et mon chant hâtera leur fin.

Et il chantait avec une sorte de rage folle ; les paysans, vivement impressionnés, attendaient en silence, quand le cri de la chouette retentit subitement au-dessus d'eux. Tous tressaillèrent et relevèrent la tête : le feu qui avait brûlé jus-

qu'alors au sommet de la falaise venait d'être éteint subitement. Un second cri déchira l'espace, dominant le tumulte assourdissant qui régnait dans la baie.

Une ombre apparut sur le flanc de la falaise : cette ombre sembla glisser subitement le long du roc taillé à pic et un homme, suspendu après un cordage flottant, descendit avec la rapidité de l'éclair ; arrivé à une courte distance du flot qui battait le pied des falaises, l'homme s'arrêta et se maintint sur une saillie de rocher ; Algaric était près de lui. Le folgoat s'était tu presque instantanément.

—Kerloch ! cria l'homme, la barque est-elle à la mer ?

—Oui, monsieur Vincent, répondit le paysan.

—Embarquez vite et venez me prendre.

Ces paroles avaient été échangées rapidement, toujours au bruit de la canonnade qui ne se ralentissait pas.

Deux des hommes se dépouillèrent de leurs vêtements et s'élançèrent à la nage, disparaissant derrière un gigantesque bloc de rocher qui se dressait à vingt-cinq brasses de la côte.

Quelques instants s'écoulèrent, puis la proue d'une embarcation apparut, se détachant dans les ténèbres. Un sifflement retentit, un cordage vint s'abattre dans la mer au pied des hommes qui attendaient et qui s'en saisirent.

—Tiens bon ! cria-t-on.

Cinq minutes après, une grande barque de pêche, toutes ses voiles carguées, venait longer la falaise : matelots et pêcheurs s'embarquèrent lestement. L'homme qui venait de glisser le long de la corde suspendue à la falaise s'élança vivement et s'embarqua à son tour.

Cet homme était celui qui avait été le compagnon de route de M. de La Préalaye et que le marquis avait tour à tour appelé Vincent et M. d'Almoy.

—Les armes, la poudre, les balles ? demanda Vincent en prenant place en arrière.

—Là ! dit Kerloch en ouvrant un coffre placé auprès du mât.

—Bordez les avirons ! reprit Vincent.

Puis quand les matelots eurent obéi :

—Kerloch, poursuivit Vincent, prends la barre et gouverne droit sur la corvette.

Le petit équipage de la barque de pêche, en entendant cet ordre donné d'une voix nette parut saisi d'une stupéfaction profonde.

—Il faut que ce combat cesse, dit Vincent avec une colère sourde. S'il dure une heure de plus, le bruit des détonations aura amené sur nos côtes tous les postes bleus des forts qui entourent Brest, et, si les bleus viennent, comment débarquerons-nous l'argent, les armes et les munitions que nous amène la flotte anglaise ? Il faudra se battre, la nuit sera perdue, et demain nos côtes seront envahies. . .

—C'est vrai, murmura Kervorn, tandis que les autres faisaient des signes d'assentiment.

—Il nous faut donc faire cesser ce combat, poursuivit Vincent. A cette heure, le débarquement commence, qu'il ne soit pas interrompu. Trois feux allumés sur les falaises nous avertiront quand le débarquement sera heureusement terminé.

—Mais comment ferons-nous cesser le combat ? demanda Kerloch.

—En nous glissant dans l'ombre et en allant couper les appuis qui soutiennent la corvette contre la marée. Ces appuis coupés, elle tombera nécessairement sur l'un de ses bords et dès lors le combat deviendra impossible.

—Cela est vrai, dit encore Kerloch.

—Alors nageons et vigoureusement, mes gars, et sachez que cette corvette est un corsaire républicain, un ennemi qui, tandis que les fidèles sujets du roi manquent d'armes et de vêtements, porte quatre millions dans sa cale !... Quatre millions !... que de justins à donner à vos femmes ! que de croix d'or à donner à vos filles ! quelle perte pour ces bleus maudits qui incendient nos fermes, ravagent notre pays et massacrent ceux que nous aimons !

—Avant partout, morts aux bleus ! hurla Kerloch.

Les avirons se plongèrent dans la lame et la barque, glissant sur les flots, s'éloigna rapidement.

A cette époque de guerre civile, ce qu'allaient faire ces hommes était l'action la plus simple. Le sentiment de la nationalité n'existait plus : c'était une guerre d'extermination que celle qui avait lieu en Bretagne, et tous les moyens étaient bons pour arriver au but.

La barque disparaissait dans les ténèbres, le combat continuait dans la baie avec le même acharnement. Algaric, demeuré sur la saillie de rocher, avait repris son chant sauvage.

Tout à coup une rafale de vent plus violente se rua dans la baie, les nuages se déchirèrent et coururent emportés par la bourasque : en un clin d'œil, la partie du ciel qui recouvrait la presque île fut nettoyée et la lune apparut radieuse, dans tout son éclat, inondant terre et mer de sa lumière argentée.

Alors on put distinguer nettement à l'horizon la corvette échouée, la frégate embossée à courte distance et derrière la frégate la coque énorme et la mâture gigantesque du vaisseau de ligne.

Plus près de la côte se détachait sur la teinte lumineuse des eaux l'embarcation dans laquelle se trouvaient Vincent et les hommes tout à l'heure immobiles au pied de la falaise. A droite et à gauche se dessinaient les masses noires des rochers.

Algaric avait interrompu son chant. Son regard ardent parcourait avidement cet horizon. Puis ce regard se releva pour explorer la crête des falaises. Le folgoat étouffa un cri sourd et il fit un mouvement tellement brusque qu'il faillit tomber à la mer.

Au-dessus de lui, sur l'extrémité d'une pointe de falaise saillissant violemment dans la baie, apparaissait se détachant sur le ciel clair et inondé des rayons argentés de l'astre des nuits, une silhouette de forme presque fantastique.

—Philopen ! murmura Algaric.

Il n'achevait pas de formuler ce nom qu'une seconde bouffée de vent poussant les nuages les amoncela aussi subitement que la première les avait dispersés. La lune fut voilée aussitôt et les ténèbres opaques régnèrent de nouveau dans la baie.

Algaric avait saisi la corde à l'aide de laquelle était descendu Vincent et, se cramponnant à cette corde, s'aidant des pieds et des mains, réunissant ses forces, il s'enleva avec une agilité de singe ; en quelques instants, il atteignit la crête de la falaise.

Cette crête était dénudée, mais, à peu de distance, se dressait une forêt d'ajoncs. Le folgoat s'enfonça dans cette forêt, puis, courant précipitamment sous les plantés qui le cachaient absolument, il gagna la falaise à la pointe qui dominait la baie.

Quittant les ajoncs, il s'avança en se couchant à plat ventre avec des précautions infinies. Il glissait sur la terre comme un reptile, ne faisant aucun bruit et disparaissant au milieu des broussailles. Bientôt il eut parcouru les deux tiers du chemin. Relevant alors doucement la tête pour examiner l'état des lieux, il demeura immobile.

A vingt pas du folgoat, se tenant debout sur la falaise, un homme de taille gigantesque dessinait ses formes élancées sur le fond noir du ciel. Près de lui était une jeune fille, agenouillée et paraissant prier.

Au loin, les détonations ne discontinuaient pas ; le combat avait toujours lieu avec la même ardeur.

—Philopen ! murmura Algaric. Oh ! il faut que cet homme meure, car s'il ne meurt pas, ce sera moi qui mourrai !

En cet instant, une détonation plus formidable éclata : c'était le vaisseau de ligne qui, pouvant enfin, à l'aide d'une manœuvre habile, prendre part à la lutte, unissait son feu à celui de la frégate pour écraser plus rapidement et plus sûrement la corvette française, sur laquelle soixante boulets frappaient maintenant à la fois.—FIN.

La troisième partie a pour titre :

PHILOPEN LE POULPICAN !

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES EN OR ET EN ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &C, &C,

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639 — RUE NOTRE-DAME — 1639

3e porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par MM. J. LESSARD & CIE, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, luyettes, ouvrages de fan taisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles. Elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui desiront avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers numéros parus.

EDWARD STUART

1851 RUE NOTRE-DAME Ouest—1851
MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps. Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUQUES, etc., EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour. Les personnes qui désirent avoir des

Articles en Fourrures de Premier Choix,
et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 16 NOVEMBRE 1887

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, rue Ste-Thérèse, entre les rues St-Gabriel et St-Vincent
MONTREAL

Le atelier de M. Larmarche est un des plus complets de la Province et les travaux qu'il exécute sont appréciés de tous les connaisseurs.
REGLAGE—PERFORAGE—UMEROTAGE, ETC.

ECURIE BALMORAL

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Grande vente spéciale de Marchandises Importées. — Le tout à être sacrifié sans égard au prix.

SEALETTE !

SEALETTE !

Cinq Caisses d'Étoffes à Robes unies et de fantaisie, 2 Caisses de Pluche en Soie dans toutes les nuances, 4 caisses de Manteaux, Dolmans et Paletots, 2 caisses de Manteaux d'enfants, 3 caisses d'étoffes à manteaux de fantaisie, 1 caisse de garniture en plume et pelleterie de couleur, 5 caisses de sous-vêtements écossais très fins, 2 caisses de bas cachemire belle valeur, 4 caisses de cachemires français, toutes couleurs, ainsi qu'une quantité d'autres marchandises.

Le tout à être clairé sans réserve et au-dessus du prix du gros.

Tout notre grand assortiment de flanelles, bas, chales, gants, chemises, cols, collets et poignets, à être vendus au même taux.

Couvertures, confortables et couvrepieds à être vendus au prix courant.

Grande vente de tapis, prélatris, rideaux, pòles, rugs, mattings, broches, etc., à grande réduction.

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

ALPHONSE VALIQUETTE, PROPRIÉTAIRE